

ZOE

**Cendrars
en toutes
lettres**

**Blaise
CENDRARS
Jacques-Henry
LÉVESQUE**

1922 - 1959

Et maintenant

veillez

au grain!

Blaise Cendrars – Jacques-Henry L vesque
Correspondance 1922 – 1959

DANS LA COLLECTION CENDRARS EN TOUTES LETTRES

*Blaise Cendrars – Raymone Duchâteau, Correspondance 1937 – 1954,
« Sans ta carte je pourrais me croire sur une autre planète », 2015*

*Blaise Cendrars – Henry Poulaille, Correspondance 1925 – 1961,
« Je travaille et commence à en avoir marre », 2014*

*Blaise Cendrars – Robert Guiette, Lettres 1920 – 1959,
« Ne m'appellez plus... maître », 2013*

*Blaise Cendrars – Henry Miller, Correspondance 1934 – 1959,
« Je travaille à pic pour descendre en profondeur », 2013*

BLAISE CENDRARS – JACQUES-HENRY LÉVESQUE

Correspondance 1922 – 1959

«Et maintenant veillez au grain!»

Texte établi, annoté et présenté par Marie-Paule Berranger

ZOE

**Cendrars
en toutes
lettres**

La collection Cendrars en toutes lettres est dirigée par Christine Le Quellec Cottier.

*Les Éditions Zoé remercient de leur soutien à la publication
de ce livre une fondation privée genevoise et la Fondation Leenaards.*

«*Et maintenant veillez au grain!*» est une phrase de Blaise Cendrars,
extraite de la lettre du 19 septembre 1945.

© Miriam Cendrars pour les lettres de Blaise Cendrars
© Monique Bloch pour les lettres de Jacques-Henry Lèvesque

Pour les photographies : © Collection Bibliothèque nationale suisse,
Fonds Blaise Cendrars des Archives littéraires suisses

Photolithographie : Aurélien Garzarolli/Actinic

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2017
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia
ISBN 978-2-88182-462-8
ISBN EPUB: 978-2-88927-494-9
ISBN PDF WEB: 978-2-88927-495-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de la République
et Canton de Genève, et de l'Office fédéral de la culture.*

AVANT-PROPOS

Cendrars en toutes lettres

La collection de correspondances « Cendrars en toutes lettres » est née du désir de mieux faire connaître Blaise Cendrars sous ses divers aspects d'homme à la recherche de lui-même.

Son œuvre foisonnante porte les profondes traces des chemins qu'il emprunte, corps et âme, pour rester fidèle à sa vocation révélée dès son adolescence.

« J'ai des choses à faire que j'accomplirai. Ce n'est pas d'être pauvre ou crève-la-faim qui m'empêchera d'écrire. Quand même... Je veux. Je passe outre. Je suis prêt », écrit-il à sa compagne, Féla, à l'époque où la misère menace de le détourner de sa voie.

C'est ainsi qu'à New York, en 1912, il confirme son affirmation en se créant une nouvelle identité :

« Je me suis fait un nom nouveau
Visible comme une affiche bleue
Et rouge montée sur un échafaudage
Derrière quoi on édifie
Des nouveautés des lendemains. »

Frédéric Louis Sauser, Freddy, devient Blaise Cendrars. Il brûle le passé et se tourne résolument vers l'avenir.

L'amputation de la main droite, l'écrivante, en 1915, dans les tranchées de la guerre, est une épreuve majeure : le transfert du poète tout entier à la main gauche, créative et confiante, sa main amie.

De 1904 à 1959, la vie de Cendrars est jalonnée d'échanges de courriers. Il est surprenant de découvrir que les destinataires ont, pour la plupart, considéré nécessaire de conserver les lettres de ce Freddy devenu Blaise, alors que lui-même n'a que rarement conservé les leurs.

Lire et comprendre ces lettres ne relève pas de l'indiscrétion, mais du désir de découvrir en profondeur la vocation et l'accomplissement d'un écrivain créateur de son monde.

Les nombreuses lettres à ses proches, à ses amis, à ses éditeurs ne peuvent pas rester inédites. Les publier, aujourd'hui et au cours des prochaines années, c'est assurer une meilleure connaissance de l'œuvre et de l'écrivain, grâce au travail précis de spécialistes cendrarsiens qui situent les correspondances dans leur contexte historique et les éclairent de notes et références précises.

La plupart de ces correspondances ont été confiées à la Bibliothèque nationale suisse de Berne, en 1974, à mon initiative, avec de précieux documents inédits. Elles sont conservées dans le Fonds Blaise Cendrars des Archives littéraires suisses, qui s'est enrichi d'année en année de nouvelles découvertes et acquisitions.

Aujourd'hui, les Éditions Zoé de Genève entreprennent la publication de la Collection «Cendrars en toutes lettres», placée sous la direction littéraire de Christine Le Quellec Cottier, Directrice du Centre d'Études Blaise Cendrars.

Miriam Cendrars

PRÉFACE

J'écris comme un possédé...

Qui étaient-ils et comment s'étaient-ils rencontrés ?

Le maître s'appelle Blaise Cendrars. Poète, romancier, auteur de reportages, d'essais et de grands textes autobiographiques, il a laissé l'image d'un bourlingueur haut en couleur, fabuleux conteur, homme d'action aussi, payant de son bras droit le 28 septembre 1915 son engagement dans une guerre à laquelle son pays de naissance, la Suisse, ne l'obligeait pas. Le disciple, « mon cher Jacques », est Jacques-Henry Lèvesque, fils du comédien Marcel Lèvesque et de sa femme Marie, des amis du couple que Blaise Cendrars forme avec Raymone Duchâteau¹, elle aussi comédienne. Les échanges épistolaires de Jacques et de son maître nous montrent comment le jeune admirateur inconditionnel devint au fil du temps le bras droit de l'écrivain, l'homme de confiance, l'ami, défendant contre les cloisonnements littéraires une œuvre à laquelle il s'était identifié.

Sous nos yeux, en trente-sept années d'échanges une relation se construit : le jeune disciple naïf, documentaliste, secrétaire

¹ Cendrars a rencontré Raymone Duchâteau en 1917 chez l'écrivain Ricciotto Canudo, et c'est en 1949 que « la femme aimée » accepte de l'épouser. Elle avait refusé la même proposition en 1936 et sa liaison avec un ami de Cendrars, le jeune Pierre Guillain de Bénouville, a conduit à une rupture en 1937, avant qu'ils renouent en 1939. Sur cette relation complexe, voir M. Boucharenc, « Blaise et Raymone à corps perdu », Introduction à *Corresp.*, p. 7-25.

d'édition, correcteur d'épreuves, devient le premier essayiste mandaté, l'adaptateur des récits pour la radio, le lecteur, dont Cendrars attend l'avis avant de communiquer un manuscrit à son éditeur. Face à lui, l'écrivain laconique et rugueux s'ap-
privoise, évolue de l'impératif aux remerciements, s'inquiète parfois. Des « bonnes amitiés » formelles de la toute première lettre en 1922, on passe à « comment vous remercier ? » puis « je vous aime bien » — une brèche dans la carapace cendrarsienne — et de la formule consacrée de l'amitié virile « Ma main amie » puis « Ma main¹/ Blaise », à un « je vous embrasse » quinze ans plus tard.

Jacques-Henry Lévesque au moment où en compagnie de son père il croise Cendrars sur la Promenade des Anglais à Nice, en 1919, est un jeune homme de 20 ans ébloui par la liberté d'allure et de parole du grand poète manchot. Blaise fait alors fonction de régisseur sur le tournage de *J'accuse* d'Abel Gance, et de figurant occasionnel. Il croisera souvent par la suite le fils de ses amis au Tremblay-sur-Mauldre où, autour de la maison de Raymone et de sa mère, se forme une joyeuse communauté d'amis², et découvre en lui un amoureux sincère de la poésie, dévoué et fiable. Attiré par Dada, Jacques-Henry Lévesque s'essaie au cinéma, à l'écriture (un roman de science-fiction restera dans les cartons) et co-fonde en 1928 puis dirige seul une petite revue littéraire et artistique de qualité, *Orbes* (1928-1935), qui sait regarder au-delà des frontières. Au cours de ces trente-sept ans de correspondance, Jacques fait son apprentissage sous l'œil d'un maître exigeant. Le factotum, qui porte manuscrits et épreuves aux éditeurs, le documentaliste et secrétaire d'édition bénévole, chargé de rassembler des poèmes dispersés dans des revues et plaquettes anciennes,

¹ Cette formule utilisée par Apollinaire a été très tôt annexée par Cendrars, chargée d'humour noir après la mutilation du poète.

² Marcel et Marie Lévesque achètent une maison au Tremblay; Ambroise Vollard y est déjà implanté et reçoit là-bas beaucoup d'amis artistes. Pica-bia y vit au début des années vingt et Picasso s'y installera pour peindre en 1937. Quant à la maison de Raymone, elle devient dès le milieu des années vingt la « maison de écriture » de Blaise Cendrars, une sorte de base arrière entre les voyages.

progressive vite dans la rédaction des « prière d'insérer » et autres avis de publication ; en 1944, le voilà maître d'œuvre de la première édition chez Denoël des *Poésies* (presque) *complètes*, deux ans plus tard Cendrars le déclare mûr pour écrire un livre. L'occasion se présente quand l'éditeur Keller envisage un essai sur Blaise Cendrars ; le poète assure Jacques de l'accès à tous les documents nécessaires, y compris, comme il le précise en juillet 1946, au contenu de ses lettres « à condition d'en faire des déclarations orales (par exemple, sous forme de dialogues) et non des citations ennuyeuses. Je crois que vous pourriez repêcher ainsi pas mal de choses sur les sujets les plus différents ». Lévesque partage avec lui le goût des écrits mystiques, signale à son mentor tout écho critique et l'aide à cartographier le champ littéraire de l'après-guerre. Il est devenu un filleul d'élection – la figure du parrain sied mieux à Blaise que celle du père –, un ami. Le ton a changé depuis les impératifs du début : « Vous voilà encore avec du travail sur les bras, mon pauvre Jacques. Excusez-moi, mais je ne puis compter que sur vous. » Le maître a appris à distribuer les bons points : « Mon cher Jacques, lu et relu très attentivement votre introduction. Voyez comme j'avais raison de vous faire confiance ! tout cela vous le portiez en vous depuis si longtemps ! je vous ai accouché et vous voici libéré d'un poids et prêt à d'autres besognes. » L'essai sur Cendrars paru (1947), Jacques-Henry Lévesque est prêt à voler de ses propres ailes. Il réunit l'anthologie des textes qui suit l'essai de Louis Parrot sur Blaise Cendrars dans la collection « Les Poètes d'aujourd'hui », chez Seghers, puis rédige dans la même collection le livre consacré à Alfred Jarry (1951). En passeur d'œuvres, il réalise aux Etats-Unis de multiples enregistrements de poésie française, anthologies et traductions, réservant une place de choix aux grands poèmes de Cendrars.

Après le grand choc que constitue la rupture avec Raymone, alors que Cendrars vit quelques mois aux Aiguillettes auprès d'Elisabeth Prévost, les lettres changent de registre, témoignant d'une expérience bouleversante : « mon insouciance, ma joie sont perdues car je suis comme foudroyé et reste le cœur creux » confirme-t-il en 1938 des Ardennes où il s'est réfugié.

Pour la première fois, Cendrars sort des échanges « techniques » pour évoquer ce qu'il vit comme une succession d'instantanés privilégiés, dont chacun pourrait être le dernier de son existence. L'aveu confirme allusivement que la tentation suicidaire est revenue, liée cette fois à l'exaltation de vivre à la pointe de l'existence, en rupture avec le passé et sans lendemain. On entendra souvent dans cette correspondance, aux moments où l'écriture est en plein élan, un sentiment de sur-puissance, avec des moments d'abîme où l'emporte à l'inverse la conviction profonde de la complète vanité de tout.

Dès 1938, nul doute n'est plus permis : les confidences de Blaise dans ses lettres des Ardennes manifestent un tournant dans une relation amicale que l'Occupation et le refuge dans la solitude d'Aix, rendront vitale : Jacques est celui à qui l'on écrit au fil de sa pensée, quand on reste parfois « dix jours sans avoir desserré les dents ». Grâce à lui, Cendrars peut se laisser entièrement posséder par le démon de l'œuvre, redevenir cet homme de la création fébrile qui était rené en 1917 et vivre sous les bombardements, mais à l'écart de l'Histoire.

Le traumatisme de la défaite en juin 1940 a réveillé celui de la mutilation et a refermé sur Cendrars ce qu'il nomme, dans une lettre à Raymone, son « purgatoire », la petite cellule d'écriture dans la cuisine d'Aix. La métaphore suggère l'attente, mais aussi la culpabilité. A Jacques-Henry, il avoue : « je me condamne donc aux travaux forcés et à l'exil ». De quelle tentation Blaise se punit-il dans sa Trappe d'écriture ? Du désespoir qui est selon les écrits patristiques le péché majeur ? Quelques lettres des Ardennes et des années aixoises témoignent d'une vie intérieure intense et de violentes crises psychiques pendant lesquelles la vie de Blaise ne tient qu'à un fil, celui de l'œuvre, qui s'était effiloché après *Dan Yack* et qui se renoue sous nos yeux en 1943. La relation avec Jacques à la fin de la guerre s'est presque inversée : il arrive à Blaise non seulement de quémander des nouvelles, mais d'attendre avec impatience une visite dans sa Thébaïde, quand Jacques-Henry Lévesque revient de New York passer quelques mois, ou de manifester sa déception quand l'occasion est ratée.

Et les amours de Jacques ? Et celles de son maître ?

Ni l'un ni l'autre des interlocuteurs ne confie facilement à la lettre les petits secrets de la vie privée : leur *correspondance* est profonde mais elle est ailleurs : « intimement impersonnelle » comme le dit Cendrars de ses œuvres autobiographiques. Blaise connaît les sentiments et la vie de son jeune ami – et c'est en toute discrétion qu'il joue le rôle de boîte aux lettres en 1941 pour protéger les amours de Jacques avec Angèle, la jeune franco-américaine rencontrée au Tremblay, lorsque celle-ci repart aux Etats-Unis. Il n'oublie pas de glisser un mot pour elle, de se réjouir avec Jacques d'un voyage qui va les réunir ni d'écrire à Marie Lévesque pour la soutenir quand elle voit son fils partir vivre à New York.

Très peu d'informations filtrent sur les relations familiales – « excusez mon indiscrétion » dit Cendrars lorsqu'il s'inquiète de la santé de Jacques-Henry – et ni l'un ni l'autre ne semblent portés à s'épancher sur leurs affects et relations à autrui. Jacques communique sa joie quand Angèle, capitaine dans l'armée américaine de Libération, annonce son arrivée en France, mais cela reste exceptionnel. Cendrars se réjouit parfois, fulmine souvent, dit son désespoir devant la situation de la France, mais les événements qui le touchent de plus près sont communiqués sur un mode informationnel. De la rupture avec Raymone, pas un mot ne filtre dans ses lettres en 1937 mais il sait que Jacques sait : le petit milieu des artistes du Tremblay est forcément au courant. Plus surprenant, Cendrars n'écrit pas à Jacques-Henry la nouvelle de la mort de son fils Rémi dont l'avion s'écrase à Meknès au Maroc le 26 novembre 1945. Il semble bien que ce soit Raymone qui l'annonce à Jacques et Angèle... La souffrance, alors, ne se livre pas, sinon entre les lignes : « je travaille petitement mais je travaille » est tout ce qu'on peut en dire. La posture virile ou plus simplement l'impossibilité de livrer certains affects, voire de les ressentir, peut étonner le lecteur ; il faut cependant nuancer cette impression de mutilation des sentiments qui est largement tributaire de la relation au destinataire : l'empathie déborde quand il s'agit d'évoquer dans les lettres à Raymone la mort de son petit

filleul emporté par une méningite et le chagrin des parents à l'enterrement, mais la tristesse du deuil n'est pas évoquée dans les lettres à Lévesque. Ouvrir son cœur? Cette correspondance, bien qu'elle cadenas des territoires qu'il réserve à Raymone, est la seule où Cendrars livre accès aux secrets de la vie intérieure et de la souffrance psychique.

Une correspondance presque complète

Avant toute lecture, les correspondances nous frappent par des dispositifs visuels : on a ici deux écritures, deux façons d'occuper l'espace de la page. Les courriers de Lévesque qui ont rejoint le fonds des Archives littéraires suisses (ALS, Bibliothèque nationale, Berne) sont presque toujours sans enveloppe, manuscrits et datés par l'auteur en toutes lettres. Il semble que certains soient des brouillons, avec des phrases ajoutées dans les marges de gauche sur plusieurs lignes et remontant le long du bord pour s'achever au-dessous de la date, tout en haut de la lettre, tandis que d'autres ont été manifestement recopiés soigneusement, en lignes régulières d'une écriture moulée. Ses lettres sont prolixes, avec des effets touchants, des marques affectives nombreuses et se concluent sur ces mots rituels «Votre AMI : jacques-henry» qui gardent jusqu'en 1959 une fraîcheur toute juvénile. De vastes tirets les ponctuent, rythmant une écriture toujours très lisible, sur un à six feuillets grand format, saturés. On retrouve cette pratique des tirets sur les cartes-lettres d'un format plus modeste envoyées par Blaise, à qui Lévesque a peut-être emprunté ce «tic», mais dans d'autres emplois ; le tiret permet de passer du coq à l'âne, et surtout sa longueur modulée dessine sur la feuille autant de gestes, soupirs et pauses que le lecteur apprend à lire comme des effets d'intonation, et qu'il n'était pas possible de reproduire ici dans toutes leurs nuances. La «mise en espace» de la lettre qui est comme la mise en scène de l'humeur du jour est difficile à concilier avec la lisibilité d'une édition linéaire, mais on percevra dans les redites, les intensifs et les mots vifs la véhémence de Blaise ; dans les circonlocutions, les détails et précisions, l'admiration et la bonne volonté affectueuse de Jacques-Henry.

Blaise Cendrars n'apprête nullement son style pour une publication posthume. Pourtant, il n'ignore pas que le fidèle Jacques-Henry Lévesque conserve religieusement ses envois. Quand on l'interroge sur ce qu'il pense du devenir des manuscrits et des lettres après la mort d'un écrivain, il écarte d'un revers de main toute préoccupation : qu'importe ce que tout cela devient après la mort - « me ne fisco » une formule récurrente des échanges avec Jacques, résume sa position... encore a-t-il pris ses dispositions pour que Raymone détruise un certain nombre de manuscrits en cours si quelque chose lui arrive pendant la guerre. À l'auteur, semble-t-il penser, de faire disparaître de son vivant ce qu'il ne veut pas voir publier.

On trouvera ici non une correspondance croisée mais, sur le modèle des « Poésies presque complètes » comme dit ironiquement Cendrars, une correspondance « presque complète » : Jacques-Henry Lévesque, on l'a dit, conserve les lettres de Blaise et presque toujours les enveloppes qui aident à préciser les dates. Aux allusions, aux réponses à une demande qu'on n'a pas lue, on devine des lacunes dans le suivi des échanges, soit qu'Angèle Lévesque n'ait pas souhaité les remettre toutes aux ALS, soit que certaines aient été détruites ou dispersées antérieurement. De Jacques-Henry Lévesque, nous n'avons que quelques lettres d'un ensemble bien plus fourni : Blaise Cendrars détruisant en général les courriers reçus – à l'exception de quelques lettres d'écrivains ou d'éditeurs. Jacques-Henry, jeune homme sans prétention, n'a pas songé à garder systématiquement des doubles ou des brouillons de ses envois lorsqu'il avait 25 ans. On a de lui dix lettres en 1944, quatorze en 1945, vingt et une en 1948 : les années les plus riches coïncident avec l'élaboration des prières d'insérer, les éditions des *Poésies* et de *L'Homme foudroyé*, de *La Main coupée*, de *Bourlinguer*, ou avec la rédaction de son propre essai sur Blaise Cendrars et de l'anthologie qui accompagne l'essai de Parrot publié chez Seghers. Il semble bien que ces lettres-là plus substantielles aient été seules rescapées d'un bien plus vaste ensemble.

Le rythme des échanges, très inégal selon les années, dessine les périodes de la relation, mais il est aussi tributaire des

aléas de l'histoire individuelle et collective; lacunaire dans les périodes heureuses où le bouurlingueur bouurlingue, où les familles amies se retrouvent le dimanche au Tremblay, il se précipite quand Blaise Cendrars, en proie à la certitude de l'apocalypse, demande des nouvelles pour échapper à l'angoisse. Certaines années sont « muettes » : Cendrars rencontre alors régulièrement le fils de ses amis dans leur maison du Tremblay ou à Hyères, à la Villa Maria qu'il lui est arrivé d'occuper l'été avec Raymone; il envoie de temps en temps une carte du Brésil, d'Espagne, de Biarritz, ou bien il se terre au Tremblay, assiégé par le mal être. Quand survient la guerre, les échanges sont subordonnés à l'affectation de Blaise, qui a voulu reprendre du service malgré son âge et son bras mutilé : il écrit alors d'Arras, puis d'Angleterre où il est correspondant de guerre auprès des troupes anglaises. Démobilisé, il revient en 1940 à Aix et s'installe 12 rue Clemenceau où la mère de Raymone, « Mamanternelle » pour laquelle il a une grande affection, loue une maison. Il s'y retrouve seul en 1943 quand celle-ci décide de rejoindre sa fille à Paris. Aux billets laconiques qui confirment ou déplacent un déjeuner, accompagnent un carton d'invitation au théâtre, succèdent, dans l'intense période de création des années 1943-1948, des lettres plus longues qui offrent une vue privilégiée sur les chantiers d'écriture ou la réception critique. C'est la période la plus intense de la communication : 86 lettres de Blaise en 1944, 157 en 1945, 67 en 1946 avec une brusque décroissance au départ de Jacques-Henry Lévesque à New York. Les échanges ne retrouvent un étiage plus élevé que lors des six mois, de Pâques à septembre, où Jacques revient en France. Un épisode central de la création cendrarsienne se clôt en 1949 avec son retour à Paris. Les lettres se raréfient dans les dix dernières années de cette correspondance, concurrencées par le flux toujours croissant des visiteurs rue Jean Dolent mais aussi du simple fait que Jacques-Henry Lévesque, lorsqu'il est à Paris, est signalé parmi les convives familiaux : pour l'année 1950, 7 lettres seulement nous sont parvenues, et jusqu'en 1959 certaines années n'en comportent qu'une ou deux, d'autres sept ou huit au plus. Après la première attaque de juillet 1956,

on voit Cendrars retrouver peu à peu le goût d'écrire, mais à l'été 1958, une seconde attaque le laisse paralysé: à peine peut-il faire adresser une carte où il trace une signature tremblée ou encore des articles et coupures de journaux, tandis que Jacques envoie une carte postale complice lors de son passage dans la ville du Général Suter, puis de longues lettres pour distraire Blaise de sa souffrance par quelques échos de New York.

Construction de l'image de soi

Les échanges de Blaise Cendrars et Jacques-Henry Lèvesque, sous le signe de la spontanéité, ne sont nullement conduits par le souci de construire une image publique. Cela ne veut pas dire que ne s'y édifie pas en toute conscience une image de soi en fonction de l'interlocuteur: une posture différente se met en place pour Raymone, pour Henry Miller, t'Serstevens, Maximilien Vox ou Paul Gilson; Blaise Cendrars est la somme de ces Je épistoliers comme de ses Je narratifs et lyriques. La correspondance que nous présentons ici n'est pas celle d'un grand écrivain qui pose pour l'éternité et garde le grand style jusque dans l'intimité de la vie privée, n'affichant que des sentiments magnanimes. Cendrars envoie souvent à Jacques des coupures de presse fléchées avec un commentaire bien senti qui montre Valéry ou Gide dans une pose académique de penseur en proie à la profondeur. «Quelle vanité!» s'exclame-t-il en marge. Avant la guerre, il reste fidèle au mythe de l'aventurier qui vit avant d'écrire mais dès que prend fin une longue période de relative stérilité, après l'échec de *John Paul Jones* et le mal-être des premières années de l'Occupation, dès que partir n'est plus d'actualité, la métaphore récurrente du mort-vivant, de l'anachorète, du solitaire possédé par sa folie d'écriture et dépossédé de l'espace s'impose avec celle d'une quête mystique, sans Dieu.

Les lettres nous livrent des images partielles, qu'il nous faut ajuster pour voir émerger Cendrars dans sa complexité. Y a-t-il un masque à lever? Certes, Cendrars a théorisé la différence entre sujet lyrique et sujet autobiographique, mais de la lettre on attend qu'elle nous fasse entrer au cœur de l'intime.

La question doit être rep posée: y a-t-il un vrai visage de Blaise Cendrars? Faut-il choisir entre le bourlingueur viril, l'anachorète, l'écrivain hanté d'histoires vécues et l'âpre négociateur qui fait son « métier » d' « homme de lettres »? Tous ces visages, vrais dans l'instant de l'écriture, sont *adressés* sur le moment à un interlocuteur et semblent vouloir se conformer à l'image que l'autre a formée, entrer dans le rôle qui s'est dessiné entre chacun des scripteurs. À celui qui flatte les superstitions de Raymone, va au-devant de ses désirs et lui conseille de se ménager, se superpose ici le maître qui forme un jeune poète (Rilke apparaissant comme un contre-modèle d'après les lettres d'avril 1943 et de 1944), le créateur de puissantes compositions musicales condamné à faire du porte à porte pour placer des extraits de l'œuvre en cours, presque toujours refusés. Le pourfendeur des conformismes vilipende, s'indigne et mène ses projets d'écriture comme autant de grandes batailles, dans une quête sacrificielle. Au fil des 743 lettres rassemblées ici c'est finalement la mue du personnage aux prises avec ses anciennes figures qui se découvre, le combattant de la première guerre, le bourlingueur qui « part pour partir », le baroudeur-reporter, l'aspirant à la grande Trappe intérieure d'un mysticisme sans dieu, le démiurge exalté mais aussi l'écrivain frustré de reconnaissance qui paie son retrait du silence des journaux face à ses publications puis des éloges décalés d'une critique conformiste toujours en retard d'un livre, d'un changement de peau.

L'Histoire à vif

L'Histoire n'est pas un décor à l'arrière-plan d'un drame spirituel individuel; ravivant les épreuves traumatiques des champs de bataille de 1915, elle est sans doute à la source des crises dépressives, du sentiment d'apocalypse imminente, et se manifeste dans les lettres comme une force de ténèbres, jamais d'affranchissement: « Le monde est atroce » écrit Blaise à Jacques en 1944, « et la vie d'aujourd'hui ne vaut pas la peine d'être vécue. C'est pourquoi j'écris comme un fou. »

L'écriture, pratiquée jusqu'à quinze à dix-huit heures par jour quand un livre s'achève et que le prochain déjà le requiert,

est l'antidote au poison de l'Histoire; elle relève de la rage et de l'aveuglement volontaire. La misanthropie et l'amertume de Cendrars sont exacerbées depuis juin 1940 par le retour des «Boches» sur le sol français qui paralyse toute velléité d'écriture et il dit à Jacques sa colère devant l'abjection quotidienne et la misère morale. «Pauvre France?» devient le leitmotiv, qu'il s'agisse des exactions de l'occupant ou des actions des résistants – «attentats terroristes» titrent les journaux de l'époque –, des destructions nazies ou de celles provoquées par les bombardements alliés. La vie mise sous boisseau dans le réel semble se transfuser dans le fourmillement des personnages, la réminiscence des histoires individuelles et des rencontres. Mais le discours sur la scène de l'Histoire contemporaine si discret dans les lettres se tient ailleurs, transposé dans les règlements de compte entre bandes rivales chez les gitans de *L'Homme foudroyé*, ou l'organisation de la vie quotidienne des «deux cents bonshommes» dans les marais de la Somme en 1914-1915 tels que les figure *La Main coupée*.

De juin 1940 à 1946, la noirceur, l'horreur devant l'apocalypse sont la basse continue d'un pessimisme revendiqué comme le dernier refuge de la lucidité. Si l'on ne croit ni en la rédemption ni en une vie meilleure – une question déjà brûlante dans *Les Pâques* en 1912 –, si l'on ne croit pas qu'il existe de solution politique aux problèmes humains, la mort semble préférable à la résignation, à l'avilissement moral de la France qui pèse sur Cendrars comme une mutilation renouvelée: «Vous parlez de deux constantes: l'Amour et la Solitude. Mais il y en a une troisième: la Mort. [...] C'est une rare consolation que de pouvoir se dire qu'on peut en disposer à volonté. Je suis prêt. Et vous?» Cette question est posée le 5 janvier 1945; c'est dire que Cendrars n'attendait pas son salut des alliés. On le voit ulcéré de figurer sur la troisième «Liste Otto», lui qui a aussi des propos antisémites, et horrifié par les bombardements alliés comme par les représailles de quelque bord qu'elles soient, avec un refus viscéral des idéologies qui peut mettre mal à l'aise le lecteur contemporain: les ruines laissées par les bombardements américains ne sont pas différentes à ses

yeux des ruines semées par les bombardements nazis, il n’y a pour lui ni salut ni bonne guerre. Points d’exclamation, joie et musique accompagnent cependant le *Te deum* retransmis à la radio, le 9 mai 1945, mais si le soulagement est manifeste, il est de courte durée. Il clame sa joie quand les Italiens sont battus, quand on pend Mussolini, et son anti-hitlérisme est sans ambiguïté. L’épuration est à ses yeux une forme de Terreur communiste qu’exerce le Comité National des Écrivains, avec Aragon en éminence grise, et De Gaulle n’est pour lui qu’un militaire avide de pouvoir. Non sans lucidité il reporte déjà son pessimisme sur les nouvelles menaces : les totalitarismes, les idéologies – en première place le communisme – et le risque que fait peser sur le monde la bombe atomique.

À défaut, dans les lettres, d’informations historiques précises sur la Résistance dans la région d’Aix ou les bombardements d’Arles et de Marseille, on lira au ras du quotidien les conditions de vie pendant la guerre, dans des notations laconiques, sur le froid, la difficulté de trouver du ravitaillement, le prix des chaussures, les hivers qui n’en finissent pas, la solitude où l’on désapprend à parler. On y mesure les difficultés d’acheminement du courrier aux reprises des mêmes informations, aux arrivées groupées après une semaine de silence de lettres qui ont parfois été ouvertes. En février 1945, la pénurie de bois, de charbon fait de l’hiver à Aix une souffrance constante et de la météorologie un sujet vital. Même si nous ne possédons pas toutes les lettres de Cendrars et qu’une grande partie de celles de Jacques-Henry Lévesque n’est pas présente dans les archives, ces lettres d’un anarchiste de droite, auto-centrées sur la création personnelle, semblent aveugles aux grands événements, aux drames collectifs. Le romancier Édouard Peisson rapporte que Cendrars passe ses nuits à essayer de capter les sons des fronts de l’Est, surprenant des nouvelles qui ne sont pas dans les journaux du lendemain : rien de tout cela ne filtre dans les lettres autrement qu’en prophéties vagues – ni Cendrars ni Lévesque ne se fient à la lettre pour commenter les événements. L’insistance sur les nouvelles climatiques donne d’ailleurs l’impression qu’ils s’entendent à demi-mots dans

un langage métaphorique où le temps détestable ne relève pas forcément de la seule météorologie : « Je me suis remis sérieusement au travail, un peu ralenti depuis 15 jours à cause du grand froid et du poids des événements. Il commence à dégeler mais l'ambiance est toujours aussi lourde ».

Le laboratoire de l'œuvre

Si cette correspondance n'ouvre pas sur la grande scène de l'Histoire, elle est cependant pour nous aujourd'hui un document majeur, offrant une vue privilégiée sur un immense chantier d'écriture et sur les stratégies d'édition de l'auteur. On y trouvera aussi un aperçu direct de sa réaction face à la réception critique de ses œuvres et sa propre relecture de ses livres anciens qu'il réévalue périodiquement à l'aune des événements. Son regard critique sur le champ littéraire contemporain est peu amène, on le regrette parfois ; Cendrars a la dent dure et la formule tueuse. Il est sans complaisance à l'égard des modes intellectuelles et s'il est excessivement sévère dans ses jugements de valeur, il décrypte avec une férocité lucide les calculs opportunistes et les transactions morales des « grands écrivains » de l'immédiat après-guerre. En revanche, il insiste sans désespérer près des directeurs de revue et des éditeurs pour aider les jeunes inconnus qui lui adressent leurs poèmes.

Les lettres à Jacques-Henry Lévesque font passer le lecteur côté coulisse ; la survie matérielle pendant les années de guerre exige des combats incessants et des compromis qui conduisent parfois au dégoût : « Quel sale métier que celui d'écrire ou plutôt quelle saloperie d'écrire quand ça devient un métier ! ». Le paradoxe est d'avoir à sacrifier la vie et l'aventure à l'écriture de la vie et de l'aventure ; il implique une conversion du poète qui consiste à placer la vie « au cœur » de l'écriture, et l'aventure dans celle de ses écrits. Cendrars envoie inlassablement aux revues des récits autonomes pourvus d'un titre ; ces extraits de ses livres en chantier restent parfois quelques mois dans les tiroirs, avant de revenir accompagnés d'excuses embarrassées qui nourrissent son sentiment d'être fondamentalement « inopportun » et dérangent. Il tient pour Jacques-

Henry Lévesque la liste de ses tentatives en professionnel méticuleux, et de ses échecs avec une satisfaction masochiste. Si ses textes sont publiés, un autre combat commence, qui consiste à se faire payer. C'est alors que Jacques entre en lice : «Veillez au grain» lui commande de repérer dans le récit les provocations trop dangereuses qui pourraient nuire à la publication, d'aller exiger le règlement chez l'éditeur, de guetter les échos critiques dans la presse. «Veiller au grain» c'est aussi faire en sorte que Lévesque qui vient de lui consacrer un essai, en 1947, ne demeure pas un éternel bienfaiteur : «— et Keller, vous a-t-il payé ? L'époque le veut ainsi, il faut insister car, bientôt, c'est l'auteur qui financera l'éditeur ! — on m'a déjà soumis un contrat dans ce sens, l'éditeur se contentant d'un pourcentage (Vox?), c'est le monde à l'envers...»

Cendrars lutte non seulement contre la censure mais aussi contre la tentation d'auto-censure : sollicitant les conseils de Jacques-Henry sur les mesures de prudence à prendre dans les «Notes au lecteur inconnu» de *L'Homme foudroyé* qui ajoutent au texte des a parte assassins et des attaques nominales, Cendrars décide finalement de n'en suivre aucun. Son intransigeance nous découvre au-delà des détails factuels un art poétique : la prose emportée et déferlante se révèle le fruit d'un travail d'ajustement qui exige que chaque mot soit à sa place, et qu'on ne puisse y toucher sans réécrire la page ou le paragraphe. Chaque ajout, chaque correction doit s'imposer, en réponse à une nécessité interne non circonstancielle.

La lettre joue un rôle actif dans la genèse du récit en chantier et dans le décryptage des allusions pour les lecteurs d'aujourd'hui : elle permet d'élucider quelques dédicaces énigmatiques de *L'Homme foudroyé*, de découvrir les sources qui nourrissent l'oeuvre en cours : les citations de Pétrarque, de Descartes, de M. Olier ou de la patrologie de l'abbé Migne, les échanges sur Remy de Gourmont et Catherine Emmerich montrent la capillarité entre l'oeuvre, la vie et l'écriture épistolaire, soit que la lettre livre un premier état de la pensée en cours d'élaboration que le romancier va ensuite incorporer à l'oeuvre, soit que la réflexion engagée dans le récit en cours

J'écris comme un possédé...



Retrouvailles sur les hauteurs de Villefranche-sur-Mer, à Saint-Segond, durant l'été 1949, où Cendrars vit depuis plus d'une année avec Raymone et Mamanternelle dans une dépendance de la Villa Léopolda construite par le roi des Belges Léopold II.

se poursuive dans la lettre du soir. Pratique auto-réflexive, la lettre permet à l'auteur de se libérer de l'angoisse d'un enlèvement, de prendre conscience de certains déséquilibres dans le cours de la narration qui exigent une réorganisation : ainsi *La Femme et le soldat* qui a été au centre de deux années d'écriture devient *La Main coupée* à condition de renoncer, contre la promesse du titre, au récit de la blessure. Dans ce qui peut se lire comme le journal de bord de la création, Cendrars formule sa conception de la littérature, complétant les conférences et les articles sur la poésie et la peinture modernes des années vingt, et les nombreuses digressions métacritiques insérées dans les récits sur la relation du poète à l'autobiographie, au Nombre, à l'alphabet, à la vie et à la contemplation. Ces digressions qui envahissent les grands récits de la période aixoise sont « testées » sur Lévesque dans des lettres où Cendrars théorise sa pratique dans les intervalles de la journée d'écriture, défendant le droit d'utiliser « les vrais noms » de ses contemporains dans un récit qui vise à « ne travailler que dans la réalité », de remplacer le portrait psychologique des personnages par le dialogue qui les dévoilera mieux *in vivo*. Ouvrant un accès aux chantiers abandonnés, la correspondance permet de comprendre comment des décombres de *John Paul Jones*, puis de *La Carissima* sont nés les grands projets d'écriture des quatre grands textes écrits à Aix et Saint-Segond. D'ailleurs, piqué au vif par quelques critiques et amis qui attribuent à l'inspiration le flot emporté de ses récits, il expose à son destinataire les secrets d'une composition dont le modèle n'est pas rhétorique mais musical, par essence rythmique, fondé sur la fragmentation du temps.

Jacques-Henry Lévesque, chargé de constituer l'édition des *Poésies complètes* en 1944, se voit livrer aussi le secret de la structure de *Feuilles de route* et d'*Au cœur du monde*, archipels émergés de vastes projets abandonnés, obéissant à des lois de composition strictes. On découvre ce que la critique avait manqué à l'époque : le souci formel présent dans la poésie de Cendrars avec des alternances génériques réglées, là où le recours au vers libre, l'absence de rimes avaient caché la possibilité d'autres principes possibles d'organisation. Là encore

les lettres invitent à réviser l'image simplifiée du poète pulsionnel, pour révéler une pratique d'improvisation proche de celle de l'amateur de jazz qui s'appuie sur des canevas formels et des grilles de composition. Cendrars tente aussi de clarifier ce qu'il entend par «réalisme», aux antipodes du réalisme soviétique, et par une «objectivité» véritable fondée sur l'expérience subjective; il s'évertue à détruire quelques mythes génériques, comme celui qui oppose l'autobiographie, en aube de Transparence et de Vérité, à la fiction romanesque. Lévesque, anticipant les critiques qui vont accueillir les Mémoires «arrangées» de la tétralogie s'inquiète de l'omniprésence du «Je» démiurge, narrateur et personnage, obligeant ainsi Cendrars à justifier ses choix narratifs par une analyse de l'énonciation toute professorale, malgré les réticences partagées par les deux amis à l'égard des pions, professeurs et autres «cocos d'Académie et d'Université.» Il reconnaît enfin à la littérature un pouvoir inhumain et terrible, susceptible de se retourner, comme tout pouvoir magique, contre son détenteur. L'efficacité du verbe n'est-elle pas effrayante, quand elle doit faire éprouver l'horreur? «Je suis bien content de constater que la mort de l'ex-sergent vous a frappé. Dire que l'on peut raconter une pareille chose en quelques lignes et que cela suffit pour faire participer un lecteur à cette horreur ! Mais n'oubliez pas que *L'Homme foudroyé* — c'est moi.»

«C'est au fond de soi-même qu'on trouve le saint. Cela ne s'extériorise pas»

Cendrars dans nombre de ses textes de la période aixoise et dans ses entretiens ultérieurs répète inlassablement que la figure de l'aventurier toujours en partance, sans être fausse, sert de masque au tourment spirituel et que l'écriture implique une pratique de la contemplation. Des textes anciens comme *Mon voyage en Amérique* (1911), *L'ABC du cinéma* (1919/1926) ou *La Fin du monde filmée par l'Age Notre-Dame* (1919) ont déjà manifesté la fascination pour la prolifération du détail,

l'observation de la matière en mouvement, le jeu des contigüités et des emboîtements qui, de proche en proche, conduisent le sujet à une expérience cosmique. L'ascèse, l'exercice de la contemplation, l'auto-analyse aboutissent dans cette correspondance à une prise de conscience un peu désabusée de la vanité de toute chose, à des proclamations d'indifférence ou de « déprise » que contredisent les sursauts d'indignation et de révolte devant l'hypocrisie ambiante, dans les années d'après-guerre. Les lettres brossent cependant l'autoportrait du sujet en « stylite bien éveillé » qui médite sur le temps et la relativité de la vérité, l'inhumanité et la stupidité, l'abjection de la France contemporaine. Le dégagement répond à une époque d'engagement des intellectuels. Rien de plus éloigné de la pensée sartrienne de l'histoire que ces méditations sur le temps d'un moraliste en juillet 1944: « Ce figolage des dates n'est qu'un excès de scrupules, excès dû à la solitude. Au fond, cela n'a aucune espèce d'importance. Le temps ne se retrouvant jamais. Tout ce qui est du temps est approximatif. L'essence du temps est volatile — »

Cendrars exposant la discipline monacale qu'impose l'écriture recourt à des termes religieux tels ascèse, possession, réclusion conventuelle et même sainteté pour caractériser l'expérience de l'intériorité qu'il est en train de vivre intensément: « Je suis mûr pour La Trappe. Oui. Mais je n'ai pas la foi » répète-t-il, comme s'il devait s'en convaincre. A Raymone, il tient un autre discours fait de rituels superstitieux, de signes prémonitoires, et même de visites aux reliques, mettant volontiers pour elle un cierge à l'église. Si Raymone vit dans une étrange dévotion, celle de Cendrars rejoint peut-être une autre croyance en la loi du Nombre qui peut réunir les poètes, les dresseurs d'horoscopes et les voyageurs qui cherchent, sur terre, sur mer et en Orion, une incertaine nécessité à l'être et une issue à leur souffrance. L'histoire de Marie-Madeleine, les références à Lazare, au lépreux, à la résurrection, les miracles de subtilité et de philosophie qui le réjouissent dans les écrits patristiques occupent une place importante dans la période la plus intense de la création, mais le déni n'est jamais loin: à

peine Cendrars a-t-il mentionné les *Sermons* de Tauler qu'il se corrige: «bien que cela, genre 'vie spirituelle', ne m'intéresse guère personnellement, les mystiques ne m'intéressant qu'en tant que poètes, virtuoses du langage. »

La correspondance apparaît donc comme cet enregistreur sensible, ce sismographe de l'intériorité qui oscille entre la construction d'un mythe de l'écrivain – le moine dans sa cellule – et la dénonciation des mythes romantiques du génie inspiré: «il ne s'agit pas d'être prophète mais de comprendre ce qui se passe» dit-il, un peu agacé, à Jacques-Henry aveuglé par l'admiration. Cette complexité que Blaise Cendrars revendique est celle même de « [l]a vie [qui] n'a rien de théorique et se plaît à se contredire elle-même. Le plus gros danger pour un écrivain, continue l'auteur, est la déformation professionnelle. La poésie n'est pas un métier. La création est une puissance. Et la magie n'est pas dans les recettes, aussi abracadabrantes soient-elles.» Ces échanges nous le révèlent écartelé entre possession et lucidité, entre la passion de l'actualité et la coupure du monde, cette autre mutilation qui semble le prix de l'écriture.

Marie-Paule Berranger

Note éditoriale

Ce volume rassemble les 666 lettres de Blaise Cendrars à Jacques–Henry Lèvesque, écrites entre 1922 et 1958, ainsi que les 74 lettres de Jacques–Henry à Cendrars.

La nouvelle édition succède à celle que Monique Chefdor a proposée dans les Œuvres complètes de l'édition Denoël de 1991 sous le titre «J'écris. Écrivez-moi.» Correspondance Blaise Cendrars Jacques-Henry Lèvesque 1924–1959 qui présentait déjà 652 des 740 lettres rassemblées ici. Depuis, un grand nombre d'originaux sous enveloppe ont rejoint les archives, les datations ont pu être vérifiées et le cas échéant corrigées non sans prudence, des enveloppes pouvant être par mégarde interverties. Ces lettres proviennent pour l'essentiel des archives familiales : celles d'Angèle Lèvesque et celles de Miriam Cendrars qui sont aujourd'hui conservées dans le fonds Blaise Cendrars des Archives littéraires suisses (ALS) de la Bibliothèque nationale, à Berne. Quelques-unes ont été acquises lors de ventes publiques et ont rejoint les ALS, d'autres ont été très courtoisement communiquées par des collectionneurs. Deux enfin ont été publiées en revue.

Afin d'alléger les en-têtes des courriers, nous ne précisons les caractéristiques des supports que si elles rompent avec les habitudes des épistoliers. Le lieu d'écriture lorsqu'il n'est pas mentionné par l'auteur de la lettre est indiqué une seule fois en note pour la première lettre de chaque année, et à chaque changement. Par souci de clarté, la présentation des lettres a été unifiée, date, adresse et signature placées à droite du courrier. L'orthographe d'usage a été rétablie et les mots omis par inadvertance ont été restitués entre crochets. Pour des raisons de lisibilité les abréviations

auxquelles recourt parfois Cendrars ont été développées. Les soulignements (simple, double ou triple), qui sont le fait de l'auteur, ont été conservés. Les titres de livres et de revues sont présentés en italiques.

Nous avons aussi souhaité conserver quelques marques spécifiques de l'écriture des deux épistoliers lorsqu'elles ne nuisent pas à la lisibilité. Elles portent les traces de l'humeur, de la « couleur » de la voix dans une écriture qui conserve la mémoire de l'oralité. À défaut des traits rageurs, des soulignements emportés, des flèches et points d'exclamations dans les marges d'une coupure de journal, nous avons voulu conserver une gamme de quadratins et demi-quadratins – parfois accumulés dans les accès de véhémence des interlocuteurs : effets de rythme et d'intonation, ce sont des « gestes » de la communication, ou des indications de tempo sur la partition. Ils portent un peu de l'émotion des archives, si fortement présente dans l'écriture scolaire de Jacques-Henry et tout particulièrement dans celle de Blaise, très variable selon les états psychiques, plus anguleuse et désordonnée après l'attaque de 1956.

Cendrars utilise plusieurs sortes de supports : les lettres manuscrites avec ou sans leur enveloppe ; des cartes postales qui ne sont pas nécessairement liées à son lieu de résidence ou de villégiature : il en conserve un petit stock de ses voyages, il en va de même pour les papiers à en-tête des grands hôtels. Pendant la guerre, il utilise – rarement – des cartes de correspondance orange, et plus souvent des cartes-lettres : à la place de l'image de la carte postale figurent sur le côté gauche l'adresse de l'expéditeur, sur le côté droit celle du destinataire ; enfin nous avons désigné comme lettre-enveloppe les feuillets qui, pliés en deux et collés portent l'adresse et le cachet de la poste au verso. Le destinataire déchire les trois bords pointillés. Cartes postales, cartes-lettres et lettres-enveloppes sont toujours manuscrites.

Les lettres de Jacques-Henry Lévesque proviennent des archives de sa femme Angèle ; elles sont toutes manuscrites et sans enveloppe, soit qu'il s'agisse de brouillons soit qu'il s'agisse de doubles. Cendrars ne conserve pas les courriers reçus à quelques rares exceptions, et Lévesque ne fait sans doute pas systématiquement

de brouillon ou de double. Cela explique que Cendrars remercie assez souvent d'une lettre que nous n'avons pas. Le jeune Jacques-Henry répondait sans avoir l'idée de conserver trace de ses propres courriers. En revanche, il gardait religieusement les lettres reçues.

Si Lévesque écrit la date en entier, Cendrars donne le plus souvent le jour et le chiffre, mais rarement le mois, et plus rarement encore l'année. De plus, il lui arrive de confondre les jours, ce que nous signalons en note. Les datations proposées entre crochets sont déduites du cachet de la poste disponible. Les dates entre crochets et en italiques sont proposées en recoupant les indices de contenus avec les archives ou la presse quand des articles précis sont mentionnés. Nous donnons en note la date du cachet lorsque celle-ci permet de dessiner les rythmes de travail de la journée et de la nuit, la distribution du temps entre l'écriture, la lecture, la reprise des manuscrits et des épreuves.

Cette correspondance littéraire étant un journal de bord de la création et de l'édition des textes de Cendrars – notamment entre 1943 et 1950 – il a paru nécessaire d'éclairer le lecteur sur les revues mentionnées, les acteurs du champ littéraire, les vicissitudes de l'édition à la fin de l'Occupation. On resterait à la porte de ce laboratoire d'écriture sans quelques précisions sur les textes, les « notes pour un lecteur inconnu », les modifications de titres, les ouvrages abandonnés et les projets démembrés qui se discutent sous nos yeux.

Les références aux textes de Blaise Cendrars sont données selon l'édition des Œuvres complètes parues en quinze volumes chez Denoël (2001-2006), dans la collection « Tout autour d'aujourd'hui » (dir. Claude Leroy), abrégée ici en « TADA » suivi du numéro de volume. Les références aux correspondances de Blaise Cendrars, parues dans la collection « Cendrars en toutes lettres » sont abrégées : Corresp. suivi du numéro de page.

Nous remercions chaleureusement Miriam Cendrars qui a autorisé cette nouvelle édition des correspondances.

Nous remercions aussi vivement pour leur accueil les conservateurs aux Archives littéraires de la Bibliothèque Nationale suisse,

spécialement Vincent Yersin, qui nous ont découvert les arcanes des classements, et nous ont aidée dans nos recherches, ainsi que la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Jean-Carlo Flückiger, pour son inépuisable connaissance du fonds et son enthousiasme communicatif et Thérèse Struder ont été des soutiens précieux, ainsi que Maurice Poccachard qui nous a généreusement ouvert sa collection.

Christine Le Quellec Cottier, directrice de collection, a droit à toute notre reconnaissance pour ses suggestions, ses relectures attentives, son aide patiente et chaleureuse. Monique Chefdor par ses informations sur la famille Lévesque et ses nombreux documents sur les publications de Jacques-Henry Lévesque nous a été une base précieuse. Merci à elle de nous avoir autorisé à reproduire une lettre extraite de son édition de la correspondance de Blaise Cendrars avec Élisabeth Prévost dans Madame mon Copain (joca seria, 1997).

Claude Leroy a été à l'origine de nos voyages en Cendrarsie, qu'il en soit remercié tout particulièrement ; ce livre lui doit beaucoup, tant par les pépites qu'il a bien voulu nous découvrir, que par les travaux antérieurs et les récentes éditions qui ont nourri notre connaissance et ont permis d'élucider de nombreuses allusions échangées entre les deux épistoliers.

BLAISE CENDRARS – JACQUES-HENRY LÉVESQUE
CORRESPONDANCE 1922 – 1959

De 1922 à 1939

Très éparses dans le temps, les lettres de Cendrars dans les années vingt et trente commandent à un jeune homme qui a le loisir d'aller fureter chez les libraires ou dans les bibliothèques les références et les ouvrages qui sont à Paris quand il est au Tremblay-sur-Mauldre, et au Tremblay quand il est à Biarritz et Rio. À cette époque, Cendrars ne se confie guère sur les projets en cours, ni sur ses séjours au Brésil où il se rend pourtant trois fois, en 1924, 1926 et 1927-1928. Après le succès de L'Or (1925), Cendrars publie coup sur coup trois ouvrages, dont certains l'obsèdent depuis l'avant-guerre: L'Eubage (1926), Moravagine (1926), Le Plan de l'Aiguille, Les Confessions de Dan Yack, (1929).

De 1930 jusqu'à la guerre, le rythme des lettres, très irrégulier, dépend des aléas de la santé et de divers séjours en Espagne où Cendrars se rend pour y vivre en aficionado de corridas, pour suivre de façon plus obscure le siège de Bilbao durant la guerre ou encore répondre à la demande de reportage d'un journal d'extrême-droite qui ne publiera pas son texte sur les gares désaffectées. Cendrars dès cette époque peut apparaître comme un anarchiste de droite, mais se récusé dès qu'il s'agit de louer sa plume à une idéologie. Durant cette même décennie, après avoir publié Rhum (1930), mais surtout deux récits fondateurs, Une nuit dans la forêt (1929) et Vol à voile (1932) où s'invente

l'autobiographie romancée qui dominera les années 40, Cendrars accepte les commandes de reportages, comme celui de la première traversée du Normandie, en 1935, et d'autres qui rejoindront les recueils de nouvelles dès 1937; un reportage le conduit en janvier 1936 à Hollywood d'où sortira Hollywood. La Mecque du cinéma. Les préparatifs éditoriaux demandés à Jacques-Henry gomment les événements plus personnels qui affectent simultanément Cendrars, particulièrement d'un point de vue familial.

En 1938, le grand projet John Paul Jones s'enlise dans les préalables et les recherches érudites demandées à Lévesque ressemblent à des manœuvres dilatoires: John Paul Jones ne verra jamais le jour. Cendrars, séparé de Raymone, accepte l'invitation d'une jeune femme de 23 ans, Élisabeth Prévost, qui vit dans la forêt des Ardennes. L'exaltation amoureuse et mystique inspire alors de longues lettres poétiques où Cendrars dévoile à Jacques ce qu'il tait à tous, son état psychique, son angoisse profonde, son désir, auto-destructeur, de coïncider avec l'instant. La confiance est si personnelle, le secret si profond, que les lettres écrites aux Aiguillettes marquent un tournant dans la relation au destinataire. Cendrars passe de la stupeur à l'exaltation suicidaire, et c'est dans ces lettres qu'il en trouve la formulation exacte: «je suis l'homme foudroyé». Il ne s'agit pas tant du coup de foudre amoureux que d'un foudroiement ancien que chaque blessure réactive et qui laisse debout un homme déjà mort. Les lettres des Ardennes sont d'une facture lyrique exceptionnelle dans l'ensemble de cette correspondance.

En 1939, les préparatifs d'un tour du monde avec Élisabeth, à bord d'un des derniers quatre-mâts de la marine marchande, sont interrompus par la déclaration de guerre.

1922

1. [*Carte-postale représentant L'Église Sainte Gudule adressée à Jacques-Henry Lévesque, 7 rue de Berne, Paris VIII*]¹

[8 novembre 1922]

Bonnes amitiés

Blaise Cendrars

¹ L'adresse du destinataire reste la même jusqu'en 1926. Cette carte minimale est un des premiers échanges personnels de Blaise avec le fils de ses amis Lévesque alors âgé de 23 ans. La lettre suivante prouve que la relation est en deux ans devenue une relation de confiance.



Jacques-Henry Lèvesque, en jeune homme au chat, pose sur le balcon de l'appartement de Matisse que Marcel Lèvesque a loué le temps d'un tournage à Nice, en 1918.



Sieste au Tremblay. Marie Lèvesque, Blaise Cendrars, Jacques-Henry Lèvesque près d'une jeune femme inconnue.

1924

2. [Lettre manuscrite]

Hôtel Vittoria,
30, avenue San Joao,
São Paulo, Brésil¹

[2 avril 1924]

Mon cher Jacques,

Je vous envoie ci-joint le manuscrit du premier volume de *Feuilles de route*². La copie de la lettre envoyée au Sans Pareil et la maquette de la couverture que j'ai oublié [de] mettre dans le paquet à Hilsun³. Allez le voir de ma part, mettez-vous en rapport avec lui et poussez-le à éditer immédiatement. Je compte beaucoup sur vous si Hilsun hésitait à éditer, vous devez le convaincre et lui prouver qu'il y a urgence. J'ai déjà deux autres volumes en train. Pour les épreuves, veuillez bien prendre note des recommandations que je fais à Hilsun sur la distribution des poèmes dans le volume. Remarquez également l'orthographe des mots indiens avec accent aigu sur l'*A*, et bien surveiller le tilde portugais: São Paulo. Naturellement je vous recommande tout particulièrement les fautes et coquilles de toutes sortes. Quand vous m'enverrez un jeu

¹ Blaise Cendrars s'embarque pour le Brésil le 12 janvier 1924 au Havre, avec les épreuves de *Kodak*, le manuscrit de *Moravagine* en cours, et de nombreux projets plus ou moins avancés. À bord du *Formose* il écrit une partie des poèmes de *Feuilles de route*. Il retrouve ses amis brésiliens à Rio de Janeiro le 5 février puis gagne Santos et São Paulo.

² Ce premier volume (*I-Le Formose*) aurait dû constituer la première de cinq plaquettes illustrées par Tarsila.

³ René Hilsun (1895-1990), ancien camarade de lycée d'André Breton, ouvre une maison d'édition en 1919 rue du Cherche-Midi, puis 17, rue Froidevaux, Au Sans Pareil qui est jusqu'en 1922 la maison d'édition des futurs surréalistes. Quand ils confient leur revue *Littérature* à Gallimard, Hilsun ouvre ses éditions à d'autres auteurs, dont Blaise Cendrars. Il a aussi une librairie au 37 avenue Kléber, une adresse qui est tout près de celle de Cendrars en juillet 1927.

d'épreuves envoyez-moi un jeu déjà corrigé par vous afin que je puisse contrôler s'il ne vous est rien échappé de grave et que je puisse, le cas échéant, vous câbler.

Merci et pardonnez-moi tout ce tintoin.

Je repars ce soir, je vais passer une quinzaine en forêt, puis j'irai passer la semaine sainte à Minas¹, puis je reviens ici faire une conférence, puis j'irai en faire deux à Rio² et alors je penserai à prendre date pour le retour. Tout cela me mènera à fin mai et je pense être fin juin en France³. Inutile de m'écrire ou de m'envoyer un paquet d'épreuves, que je ne devrais recevoir qu'en juin, cela risquerait de se perdre. Pour vous ne m'envoyez plus rien après le 10 mai. Je suis un peu inquiet pour *Kodak*⁴, j'espère bien que vous avez corrigé toutes les fautes et coquilles que j'ai relevées. Il y en a pas mal. Au revoir, mon bon Jacques, mes bonnes amitiés chez vous.

Blaise

Je vous envoie ce paquet par un autre bateau que celui d'Hilsum⁵. Amitiés.

Blaise

¹ Blaise Cendrars séjourne à la Fazenda du Morro Azul chez Paulo et Marinette Prado jusqu'au 31 mars, puis visite le Minas Gerais en compagnie de ses amis brésiliens et regagne le Morro Azul en mai.

² Le 28 mai, conférence sur « La Littérature nègre » à la Villa Kyrial de São Paulo suivie le 12 juin d'une conférence sur « Les Tendances générales de l'esthétique contemporaine » au Conservatoire de São Paulo.

³ L'embarquement du retour, sur le *Gelria*, n'aura lieu que le 19 août 1924.

⁴ *Kodak* dont il a corrigé les épreuves à bord a été publié chez Stock en mars. Le recueil devra, à la demande de la firme Kodak changer de titre; voir plus loin la lettre du 30 mars 1943.

⁵ Cendrars ne place pas les deux manuscrits sur le même bateau; il le confiera à un autre navire que celui qui transporte le paquet pour Hilsum.

1926

3. [Carte-postale montrant le *Flandria* en pleine mer, adressée 24, Rue de la Tourelle, Boulogne-sur-Seine]¹

À bord du *Flandria* [escale à Las Palmas]²

[Janvier 1926]³

Bonnes amitiés

Blaise Cendrars

4. [Carte-postale représentant le passage du glacier des Bossons à ChamoniX : paysage de montagne avec une crevasse et trois montagnards encadrant deux dames en chapeau]

Le Tremblay-sur-Mauldre

[17 février 1926]

Je tiens beaucoup à voir votre film⁴, — mais je ne puis venir à Paris —. Excusez-moi auprès de vos amis — Faire des livres est

¹ Sauf indication contraire, les lettres suivantes sont envoyées à la même adresse.

² Cendrars s'embarque le 7 janvier 1926 sur le *Flandria* à destination de Rio où il arrive le 25 et retrouve ses amis Prado. Il rentre de ce second voyage au Brésil le 6 juin 1926 à bord de l'*Arlanza*.

³ La coopération s'est poursuivie en 1925, comme l'atteste cette lettre adressée aux frères Berge à l'en-tête du café de la Régence à Paris le 29/XII/1925, chez Émile Paul, éd. rue de L'Abbaye, Paris VI^e: « Chers Messieurs, Veuillez réserver le meilleur accueil à mon bon ami M. Jacques Lévesque, qui vous apportera un beau manuscrit pour votre Revue. Ma main amie, Blaise Cendrars. » Blaise Cendrars et Jacques-Henry se rencontrent à Paris et au Tremblay-sur-Mauldre, ce qui tarit les échanges épistolaires.

⁴ Jacques-Henry Lévesque a réalisé en 1926 un documentaire, *Voici Paris* avec Claude Lambert, qui montre le Vieux-Paris dans une esthétique proche de celle du photographe Atget.

un métier d'abnégation — Il faut savoir se priver de tout. Donc à bientôt le plaisir de vous voir au Tremblay.

Ma main amie

Blaise

5. [Carte-lettre]

São Paulo

[8 mai 1926]¹

Mon cher Jacques,

Merci de votre lettre si gentille et merci de vous occuper de moi — Tout va de travers cette année, le Brésil et *Moravagine*. J'ai écrit 100 et quelques pages mais suis arrêté parce qu'il me faut *Le Journal* de John Paul Jones²!

Je me mets à autre chose pour pouvoir réaliser³ aussitôt rentré à Paris.

Veillez passer chez Maggio. Il vous demandera probablement de l'argent. Donnez-lui-en un peu. Merci. Je lui ai envoyé une longue liste d'ouvrages dont j'aurai besoin. Dites-lui de vous montrer ma lettre. Mais qu'il ne m'envoie plus rien ici. J'embarque le six et serai à Paris fin juin.

Aucune nouvelle de Paris, de personne. Je voudrais bien savoir aux bons soins de quel « confrère » je dois l'étouffement

¹ Le cachet d'arrivée à Boulogne porte la date du 25/V/26.

² *John Paul Jones*, promis à Grasset pour l'été 1926, est le grand ouvrage impossible de Cendrars. À l'instar de *L'Or*, ce récit reposait sur la vie d'un aventurier historique; Cendrars multiplie la documentation préalable, au point que l'œuvre, asphyxiée par les sources, est restée inachevée. Lévesque recevra encore de nombreuses demandes bibliographiques liées à ce livre. Les fragments, dont certains ont été donnés à *Orbes*, la revue de Jacques-Henry Lévesque, ont été réunis sous le titre *John Paul Jones* chez Fata Morgana, 1980.

³ Le verbe semble employé au sens de « réaliser un projet »: continuer *John Paul Jones*.

de *Moravagine*¹. Je verrai ça à Paris. En attendant je travaille et annonce 32 volumes ! Un coup de soleil, quoi !

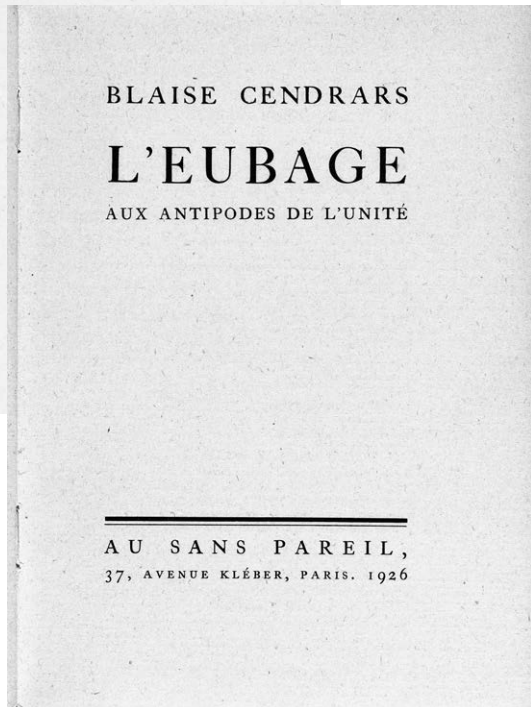
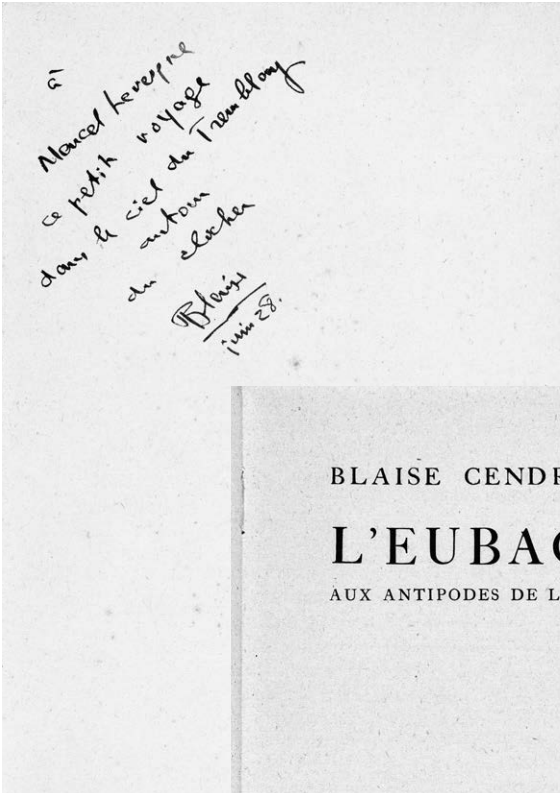
Faites mes bonnes amitiés chez vous, et à vos père et mère. J'espère que Marcel² est enfin rentré de tournée, puisque tout arrive, même mon retour à moi.

Ma main amie

Blaise

¹ *Moravagine* sort chez Grasset le 23 février, après la pré-publication du chapitre « Les Indiens bleus » le 1^{er} février dans *La Nouvelle Revue française*. La critique semble tétanisée par ce roman qui ne ressemble en rien à *L'Or*.

² Marcel Lévesque, le père de Jacques-Henry, joue Adrien Dorignac, rôle créé en 1922 par Sacha Guitry dans *Une petite main qui se place*, repris de 1926 à 1931 au Théâtre Édouard VII puis en tournée dans toute la France, et jusqu'en Égypte.



L'Eubage, aux antipodes de l'unité, prose poétique parue en 1926, conduit les voyageurs dans « l'hinterland du ciel ». En 1928, cette dédicace amusée au comédien Marcel Lévesque, père de Jacques-Henry, ramène l'explorateur au plus près du réel : « À Marcel Lévesque/ ce petit voyage/ dans le ciel du Tremblay/ autour/du clocher/Blaise/juin/28. »

1927

6. [Carte postale – Environs de Montfort-L'Amaury (S. et O.) –
Château de Mareil-le-Guyon]

[1927]

Merci pour votre article.

J'espère vous voir un de ces jours au Tremblay¹ avant mon
départ pour les Amériques.

Ma main amie.

Blaise

Apportez-moi 2 N° de la Revue².

7. [Carte postale du Tremblay – Rue de Paris]

[19 février 1927]³

Je pars pour Marseille. Venez mardi après déjeuner, mais
ne restez pas trop longtemps – J'ai encore énormément à faire.

Ma main amie

Blaise

¹ Le Tremblay-sur Mauldre a accueilli dans les années vingt nombre d'artistes : Cendrars et Raymone, sont bientôt rejoints par Marcel et Marie Lévesque, voisins d'Ambroise Vollard. Picabia y a aussi sa maison, et l'on peut y rencontrer à l'occasion Duchamp ou Picasso. La maison qui appartient à Raymone Duchâteau devient la maison d'écriture de Cendrars..

² *Orbes*, revue lancée par Jacques-Henry Lévesque et Olivier de Carné en 1928 paraît d'abord Au Sans Pareil puis à partir du n°3 chez José Corti. On retrouve à leurs côtés deux amis de lycée, Jean Van Heeckeren et Max Fontaine et, au sommaire, des signatures prestigieuses : Cendrars, Picabia, Duchamp, Reverdy, Soupault, Delteil, Tzara, Gertrud Stein, Ribemont-Dessaignes, Satie. Cendrars qui participe à six des huit numéros y publie en 1935 son article sur Henry Miller.

³ Une lettre de février à Robert Guiette annonce un départ pour Marseille le 5 mars. La correspondance avec Marcel Lévesque éclaire les déplacements des mois de février et mars 1927, et confirme que Cendrars séjournera en mars à La Redonne.

8. [Carte postale d'Antibes – La Porte de l'Orme – adressée 7 rue de Berne, Paris VIII^e]

[juin 1927]¹

Mon cher Jacques,
N'ai point vu vos parents. Je rentre dimanche.
Venez me voir.

B.C.

9. [Sur papier à en-tête de la Manufacture de Boîtes métalliques/ Blavette & Cie/15 rue Fortunée Marseille]

37, avenue Kléber,
Paris VIII^e
Élysées 64-35,
le 14 juillet 1927

Mon cher Jacques,
Si cela vous amuse, dites à *Le Rouge et le Noir*², que je pars pour le Brésil³, que je vous ai transmis leur lettre et que vous avez, vous, telle ou telle chose à leur donner; bien entendu si cela vous amuse d'y collaborer. Je crois qu'ils seraient ravis.

Donnez-moi un jour un coup de télé. Je pars à la fin du mois.

Ma main amie à vous deux

Blaise

¹ Blaise Cendrars séjourne à l'Hôtel Roux à La Redonne, une calanque près de Marseille, de mars à juin 1927, où il essaie d'achever *Le Plan de L'Aiguille*. Il précise aux Lévesque qu'il n'y a alors en ce lieu ni « bureau de poste ni même de cabine. »

² « Cahiers bimestriels de littérature et de critique », *Le Rouge et le Noir* paraît de 1927 à 1932 sous la direction de Henri Lamblin. Le sommaire, riche et éclectique, accueille des relations et amis de Cendrars comme Franz Hellens ou Armand Godoy.

³ Le dernier voyage au Brésil: embarquement le 12 août, arrivée à Rio le 5 septembre. Le retour se fait à bord du *Lutetia* le 28 janvier.

10. *[Carte postale. Vue du Palaccio, de la baie de Rio avec le Pain de sucre au fond. En travers de la carte: « par le Cap Arcona »]*

Rio de Janeiro

18 décembre 1927

Bonnes fêtes

Mon meilleur souvenir à vous deux

Blaise

1928

11. [*Lettre dactylographiée avec signature manuscrite, papier à en-tête de Blaise Cendrars 2, rue des Marronniers, Paris (16^e arrt), portant l'adresse télégraphique cendraraym-16-Paris*]¹

Le 17 avril 28

Mon cher Jacques,

Je n'ai toujours aucune réponse d'Amérique. Depuis que vous ne venez plus j'ai été malade tout le temps et n'ai pas quitté la chambre. Je serais bien content de vous voir. Venez jeudi matin. Demain mercredi je vais à *L'Illustration*. Quoi de neuf? Et que devient votre revue? J'ai reçu un mot de Marcel; il va rentrer.

Mes bonnes amitiés à vous deux.

Blaise

¹ Au retour du Brésil Cendrars loue deux chambres de bonne et une salle de bain dans le bas d'Auteuil. Cette adresse constituera longtemps son « camp de base ».

12. [Lettre dactylographiée avec signature manuscrite, sous enveloppe]¹

L'Angostura
Avenue de la Marne
Biarritz (Basses-Pyrénées)

[Le 17 novembre 1928]

Mon cher Jacques,

Je vous ai écrit rue de la Tourelle : comme vous ne me donnez pas signe de vie, je vous écris rue de Berne².

J'ai des documents inouïs pour votre livre sur l'aviation. Le nom du premier aviateur : Etana qui vivait 3000 ans avant le Christ en Assyrie, et l'on a son odyssée dans le ciel et son portrait !

Le premier aviateur qui survola l'Océan... indien : Hanumat (sic)*, le roi des Singes. Vous pouvez lire toute son histoire, racontée par lui-même, avec des visions inouïes de perspectives aériennes, dans le livre du Kishkinda Kanda et du Bundara Kanda de Ramayana³.

Un poète chinois anonyme a chanté l'aviation 3 s[siècles] avant le Christ et d'autres Chinois un peu plus tard.

Connaissez-vous la Ménépée d'Icare de Lucien⁴? Ce rêve et ce songe de Marceline Desbordes-Valmore où elle vole de conserve avec l'ange de la mort ?

¹ Cendrars fait de nombreux séjours à Biarritz dans les différentes propriétés d'Eugenia Errazuriz (1860-1952), mécène chilienne rencontrée en 1916. À la Mimoseraie où Mme Errazuriz s'installe en 1918, il occupait la « chambre bleue » décorée par Picasso, mais il séjourne aussi aux Artigaux, à L'Angostura, et au 42, Avenue de la Reine Nathalie-de-Serbie. C'est chez Eugenia Errazuriz qu'en 1925 il a mis le point final à *Moravagine*.

² Désormais, sauf mention contraire, les lettres à Jacques-Henry Lèvesque sont adressées 7, rue de Berne, à l'adresse de ses parents.

³ Le Ramayana (24 000 vers) est avec le Mahabharata un des grands chants épiques hindous, en sanscrit, qui raconte le voyage de Rama (inspiré de Vishnu). Dans la cité de Kishkindha Rama rencontre Hanuman, tandis que le Sundara (et non Bundara) Kanda raconte les aventures d'Hanuman.

⁴ *L'Icaroménippe* de Lucien est aussi un récit de voyage dans les airs : Ménéippe revient de chez Zeus où il a rencontré les Ouraniens.

Vous avez là toute une série de chapitres magnifiques à faire. L'aviation préhistorique, l'aviation historique, mais légendaire, aviation mythologique, l'aviation dans les contes de fées, l'aviation dans le rêve, le rêve et le vol, le vol et la musique, etc. Quelle magnifique introduction avant d'aborder l'histoire quotidienne des progrès de l'aviation durant la dernière décade.

Qu'en pensez-vous ?

Si cela vous intéresse, je vous signalerai d'autres documents. Mes bonnes amitiés chez vous, à vous

Ma main amie

Blaise

* Il s'agit d'Hanuman¹.

13. [*Carte postale de Biarritz – Grande Plage. Casino Municipal*]

L'Angostura
Avenue de la Marne
Biarritz

[1928]

Mon cher Jacques – Étiez-vous à Valence ? Nous y avons déjeuné un vendredi de pluie. On vous a cherchés, Louise et vous dans tous les hôtels munis de téléphone ; mais vous vous étiez cachés comme des amoureux !

J'espère que tout va bien. Je travaille. Mes amitiés à tous.

Blaise

¹ Le dieu-singe hindou.

14. [Carte-postale de Biarritz (Golfe de Gascogne)]

L'Angostura
Av. de la Marne
Biarritz (Basses-Pyrénées)

[Novembre 1928]

N'auriez-vous pas un article sur le Kagmen dans *Orbes* ou un scénario fantaisiste pour un Kagman¹ ? Si oui, ayez l'obligeance de me l'envoyer —

Merci

Blaise

15. [Lettre manuscrite à l'en-tête de l'Hôtel de France Pau, sous enveloppe]

Biarritz

Jeudi [22 novembre 1928]

Mon cher Jacques,

Vous me prévenez trop tard pour *Pompon*². Jamais je ne pourrai vous le faire pour le 25. Ça sera donc pour un autre N°.

Si les renseignements que je vous ai donnés dans ma dernière lettre vous intéressent, mettez-vous directement en relation avec l'aviateur-poète

¹ Habitant d'une région de Saipan, la plus grande des îles Marianne du Nord dans l'Océan Pacifique occidental.

² Pompon est l'actrice défigurée d'*Une Nuit dans la forêt*, un texte rédigé en 1925 à partir de notes prises lors du voyage au Brésil. Le récit éponyme paraît partiellement dans *Orbes* 1^{ère} série n° 1 printemps-été 1928, p. 17-28; la suite est donnée dans *Bifur* n° 1, mai 1929, p. 16-29.

Dr Peter Supf
Wittelsbacherstrasse 15
Berlin

Je lui ai déjà écrit pour vous. En tout cas, j'ai ses lettres. Supf voudrait faire avec un collaborateur français une Anthologie internationale de l'aviation. Je lui ai parlé de vous. Écrivez-lui.

Mes bonnes amitiés à vous tous.

Blaise

1929

16. [*Lettre manuscrite sur papier à en-tête du 2, rue des Marronniers, Paris XVI^e, avec adresse télégraphique Cendraraym -16 - Paris*]

Le Tremblay

le 6 mars 1929

Mon cher Jacques,

Heureux de vous savoir en bonne voie – Ci-joint les épreuves. Naturellement, j'en aurai d'autres mais ne vous envoie rien, cette petite série n'étant pas au point et moi, n'ayant pas l'esprit à ça maintenant. Je vous promets une collaboration plus importante pour le n° 3.

Tout ce que vous me dites me touche beaucoup et vous avez raison pour la poésie. Un jour je vous ferai lire un (presque) petit traité sur la question qui dort ici depuis 6-7 ans —.

Je travaille ici comme une brute. Si vous venez cela me fera plaisir — Venez samedi en huit.

Mes bonnes amitiés à Louise, à vous ma main amie,

Blaise



Blaise Cendrars, Volga et deux jeunes invités de passage devant la maison du Tremblay-sur-Mauldre, refuge d'écriture et d'amis juste à la bonne distance de Paris et des éditeurs.

17. [Lettre dactylographiée, sous enveloppe]

L'Angostura
Avenue de la Marne
Biarritz (Basses-Pyrénées)

Le 29 novembre 1929

Mon cher Jacques, je suis bien content des bonnes nouvelles que vous me donnez vous concernant. Vous avez raison, travaillez.

Ce que vous me dites de la jeune littérature est bougrement moche, par contre, s'il est vrai qu'il y a un nouvel appel d'Orient¹. À une époque où la poésie a pris, par exemple, le visage de la Réclame. La Publicité est le fait nouveau². C'est un art, qui a son langage, son architecture (connaissez-vous le nouveau garage Marbœuf?), sa sculpture

¹ *Défense de l'Occident* d'Henri Massis, paraît en 1927 chez Plon, mais ses articles, dans lesquels il voit la révolution russe comme une pointe avancée des hordes mongoles qui camperont bientôt sur les places de Paris, nourrissent la polémique dans la presse depuis le début des années vingt. Jacques Maritain et Henri Massis développent en 1924 leurs accusations contre la menace asiatique. L'apologie de l'Orient dans les textes de Breton, le « Pamphlet contre Jérusalem » de Desnos dans *La Révolution sur-réaliste* et la publication du texte « L'Europe et l'Asie », de Théodore Lessing dans le n°3, 15 avril 1925, « L'Esprit contre la raison » de Crevel, et l'intérêt du groupe du *Grand Jeu* pour l'Orient montrent l'actualité idéologique de cette question: il y va du clivage entre l'*Action française* et les avant-gardes anticolonialistes au moment de l'engagement contre la guerre du Rif – le Maroc, l'Afrique du nord faisant partie de l'Orient « étendu » de Massis.

² Cendrars a défendu avec feu cette thèse en 1927 dans sa réponse à l'enquête de la revue *Chanteclerc*, reprise sous le titre « Publicité = Poésie » dans la section IX d'*Aujourd'hui* (1931). Voir TADA 11, p. 115.

(les mannequins de la maison Siegel), sa peinture (Cassandre)¹ et une matière formidable : le Néon ou la vapeur de mercure, sa terminologie (quand on vous dit merde, traduisez : serviette-éponge), un million de machines travaillent pour lui, typo, lino, hélió, off-set, des ouvriers, des spécialistes, des vendeurs, des agents dont c'est le nouvel évangile et comme public le monde entier, et simultanément ! Le jeune télégraphiste dont le navire est en train de couler au large des Sandwich entend encore, entre deux S.O.S., la tour Eiffel qui lui conseille de porter des sous-vêtements du docteur Rasurel ! Devant un pareil fourbi que voulez-vous que devienne la PPPEIIINTUUUURE PUUUUUUURE, la POOOOEEEE-SIE PUUUUUUUUUURE, sinon un petit jeu pour pédérastes mondains, ou une curiosité ethnographique pour Américains en vacances ! Et je ne vous parle pas des chiffres et du roulement d'argent !

Depuis Victor Hugo l'Orient aura joué de bien vilains tours à la poésie française.

D'ailleurs historiquement, et seules exceptées les Croisades, l'Orient n'a rien apporté à la civilisation des Blancs.

Une preuve historique est le fait suivant, qui m'a toujours beaucoup frappé :

Les Blancs ont été en contact avec l'Orient bien avant d'avoir découvert l'Amérique. Qu'est-ce qu'ils y ont fait ? Rien. De la colonisation, primaire au point qu'aujourd'hui encore ils n'y ont que des comptoirs. Et en Amérique ? Colonisation faisant souche, émigration massive faisant souche, établissement permanent et non pas comptoir. Résultat : une nouvelle civilisation.

¹ Cassandre (1901-1968) peintre, graphiste, typographe, décorateur de théâtre, dont on connaît les affiches pour Dubonnet ou le *Normandie*, avait dessiné la couverture du catalogue du bijoutier Raymond Templier publié par Draeger, auquel Cendrars a contribué. (Voir Gabriel Umstätter, *Blaise Cendrars au cœur des arts*, Milan, SilvanaEditoriale, 2015, p. 293-295). C'est encore Cassandre qui fait la couverture de *Panorama de la pègre* que Cendrars publie en 1931 chez Arthaud, tandis que Cendrars écrit la préface au livre d'affiches de Cassandre publié par Draeger, *Le Spectacle est dans la rue*. Le texte « Publicité = Poésie » lui est dédié.

Je ne vais pas vous développer ça : mais c'est typique. Alors, les poètes, qu'est-ce qu'ils vont foutre en Orient, aujourd'hui? J'ai horreur de l'Orient.

Mes bonnes amitiés à Louise, à vous

ma main amie

Blaise

Audard	Aurenche	Georgette Camille	de Carné	Colte
Audard	Aurenche	Georgette Camille	de Carné	Colte
Audard	Aurenche	Georgette Camille	de Carné	Colte
Audard	Aurenche	Georgette Camille	de Carné	Colte
Audard	Aurenche	Georgette Camille	de Carné	Colte

Fontaine	Van Heeckeren	Hugnet	R. Laporte	J. H. Lévesque	Sabon
Fontaine	Van Heeckeren	Hugnet	R. Laporte	J. H. Lévesque	Sabon
Fontaine	Van Heeckeren	Hugnet	R. Laporte	J. H. Lévesque	Sabon
Fontaine	Van Heeckeren	Hugnet	R. Laporte	J. H. Lévesque	Sabon
Fontaine	Van Heeckeren	Hugnet	R. Laporte	J. H. Lévesque	Sabon

SI vous vous intéressez	SI vous aimez
A LA VIE	LA LIBRE
AU MONDE	EXPRESSION
ET A	DE LA
LEURS MYSTÈRES	PERSONNALITÉ

Faites-nous confiance et remplissez ce

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je vous envoie ci-joint
par mandat, chèque ou chèque postal
la somme de **38 FR. 50 FR. 100 FR. 125 FR.** (édités de l'ans
pour un abonnement à la première année de quatre cahiers de la Revue
" **ORBES** ")

Nom Adresse Signature

(Payer les indications suivantes)

Détacher ou détacher et l'envoyer à :
 822 - Éditions de SANS PAREIL, 77, Avenue Kléber, PARIS (6^e) - C.A.P. post. 20.727

ORBES

CARTONS DÉSIGNÉS PAR JACQUES-HENRY LÉVESQUE ET OLIVIER DE CARNÉ

PIERRE AÚDARD	JEAN AURENCHÉ
G. CAMILLE	O. DE CARNÉ
	BLAISE CENDRARS
	PIERRE COLLE
	JOSEPH DELTEIL
MAX FONTAINE	VAN HEECKEREN
G. HUGNET	RENÉ LAPORTE
J.-H. LÉVESQUE	
	FRANCIS PICABIA
	PIERRE REVERDY
G. RIBEMONT-DESSAIGNES	PAUL SABON
	PHILIPPE SOUPAULT

PRINTEMPS 1928 N° 1

ADMINISTRATION
 AU SANS PAREIL
 77, Avenue Kléber, PARIS 16^e

SOMMAIRE

Préface

BLAISE CENDRARS.....	<i>Pompon</i>
FRANCIS PICABIA.....	<i>L'œil vide</i>
PIERRE AUDARD.....	<i>South Song</i>
G. RIBEMONT-DESSAIGNES.....	<i>Mitigation</i>
PIERRE COLLE.....	<i>Maria-Jeanne</i>
JEAN VAN HEECKEREN.....	<i>Sociable</i>
PHILIPPE SOUPAULT.....	<i>Sourires aux lèvres</i>
JEAN AURENCHÉ.....	<i>A la nage</i>
JOSEPH DELTEIL.....	<i>Toi d'abord !</i>
GEORGES HUGNET.....	<i>Les frères siamois</i>
OLIVIER DE CARNÉ.....	<i>Le livre de bord</i>
PIERRE REVERDY.....	<i>Voyageurs</i>
GEORGETTE CAMILLE.....	<i>Longue-vue</i>
RENÉ LAPORTE.....	<i>Trompe l'œil</i>
MAX FONTAINE.....	<i>Musique</i>
PAUL SABON.....	<i>Restif de la Bretonne ou la plénitude du cœur</i>
JACQUES-H. -LÉVESQUE (préface).....	<i>Les prisonniers de l'Épifanie</i>

REDACTION : 5, place Wagram - Paris 17^e

PRIX DU NUMÉRO : 10 FR. 50

LES NOMS QUI PARLENT

Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault
Cendrars	Delteil	Picabia	Reverdy	Ribemont-Dessaigues	Soupaault

Couverture et quatrième de couverture du premier numéro de la revue *Orbes* (1928) dirigée par Jacques-Henry Lévesque et Olivier de Carné. Blaise Cendrars ouvre le sommaire avec « Pompon » et occupe la première place parmi « Les noms qui parlent ». Mise en page et jeux typographiques situent *Orbes* dans la lignée de *Proverbe* et de *Dada*.

1930

18. [*Lettre pneumatique adressée 24, rue de la Tourelle à Boulogne*]¹

12, Avenue Montaigne
Paris XVI^e

[1930]²

Mon cher Jacques,
Si vous pouvez venir vers 15 h 12 ave Montaigne, chambre 17,
je serai très heureux de vous voir —
Sinon, venez lundi —
Ma main amie

Blaise

¹ Sauf indication contraire, les lettres à Jacques-Henry Lévesque sont envoyées de nouveau à cette adresse.

² Cendrars est à Monpazier (Dordogne), la ville natale de Jean Galmot, en janvier, en compagnie de Dos Passos, puis revient au Tremblay; à l'été on sait qu'il séjourne à Hyères, chez les Lévesque (Villa Maria). À la fin de l'année il est à Biarritz chez Eugenia Errazuriz.

19. [Carte-postale représentant Monpazier, « Cornières Sud, rue de l'Hôtel de ville »]

Le Tremblay-Sur- Mauldre

[6 avril 1930]

Vous pouvez aller voir M. Lucien Vogel¹ de ma part. Il est prévenu. Vous le trouverez 65, Champs-Élysées tous les jours vers midi.

Bonne chance et tenez-moi au courant.

Ma main amie

Blaise

20. [Carte-postale avec «Vue générale du Tremblay»]

[Paris]

[5 mai 1930]

Je pars mardi à Biarritz. J'ai encore parlé de vous à Vogel. J'espère que la chose se fera. Lui avez-vous donné votre manifeste «Pigalle»²? J'ai vu chez lui *Orbes*. Il m'a semblé bien disposé pour vous. Accrochez-le.

Ma main amie

Blaise

¹ Lucien Vogel (1886-1954) est éditeur, créateur de plusieurs titres de presse, notamment *La Gazette du bon ton* (1921) et surtout *Le Jardin des modes* en 1922, auquel Cendrars donnera «Le Mystère de la Création» en octobre 1952; il est aussi le directeur artistique de *Vogue* en France. Vogel lance en 1928 *Vu*, magazine d'information et d'actualités privilégiant la qualité photographique, qui accueille du 8 octobre au 10 décembre 1930 un reportage de Cendrars «L'Affaire Galmot», repris dans *Rhum. L'aventure de Jean Galmot*, publié chez Grasset.

² Dans *Orbes* n° 3, 1934, Lévesque, Van Heeckeren, Fontaine, de Carné constatent que les pires craintes exprimées dans la lettre ouverte à Henri et Philippe de Rothschild sur le Théâtre Pigalle publiée dans *Midi à Midi* en février 1930 ont été vérifiées. Suit l'apologie des nouvelles tendances (Gaston Baty, Louis Jouvet, etc. et du jazz hot, de Panassié...) que le théâtre Pigalle a toutes manquées. *Midi à midi* était un journal produit par la revue *Orbes* qui n'a connu qu'un seul numéro.

21. [Carte-lettre]

2, Rue des Marronniers,
Paris XVI^e

Lundi [5 mai 1930]¹

Mon cher Jacques,

J'ai été très content d'avoir de vos nouvelles.

Comme je déjeune mercredi en petit comité avec Vogel, je vais tâcher d'arranger séance tenante votre affaire.

Cette Préface dont vous me parlez m'a valu plus de lettres d'engueulades que d'éloges. Dans dix ans on trouvera que c'était très bien.

Je descends samedi à Biarritz, jusqu'à la fin du mois; si jamais les épreuves de Bringolf² étaient prêtes entre-temps, je vous les ferai adresser. Merci de bien vouloir les relire. Je vous en prie, coupez, taillez, sarclez, comme c'est une traduction de l'allemand il restera toujours beaucoup trop de scories. N'hésitez pas, tout ce qui vous paraîtra emberlificoté, obscur de sens, trop profond ou mal dit, arrangez-le ou coupez-le. De même les phrases qui vous sembleraient trop longues³.

Ma main amie

Blaise

¹ Date établie, comme la précédente à partir du cachet du 5/V/30. Le projet de voyage à Biarritz a été reculé, sans doute en raison du rendez-vous avec Vogel le mercredi.

² Cendrars évoquera dans *La Main coupée* sa rencontre pendant la guerre avec Bringolf, alors légionnaire. *Feu le lieutenant Bringolf* est un des deux seuls volumes parus dans la collection «Les Têtes Brûlées» lancée en juin 1929 Au Sans Pareil destinée à des Mémoires d'aventuriers. L'autre texte paraîtra le 15 février 1931, c'est *Al Capone le balafre Tsar des bandits de Chicago*, par Fred Paisley.

³ Cendrars éditeur semble prêt à toutes les réécritures; il est vrai qu'il s'agit de la traduction d'un récit d'aventures: *Der Lebensroman des Leutnant Bringolf* par Hans Ormund Bringolf.

22. [Carte-postale sous enveloppe, représentant un campement de Bohémiens aux Saintes-Marie]

Villa Maria¹
Hyères

[3 août 1930]

Merci de votre mot. Je suis bien content que le Bringolf vous ait plu — Nous allons voir Marcel mardi à Aix.

Nos amitiés à votre maman,

à vous ma main amie

Blaise

23. [Lettre manuscrite, sous enveloppe]

Villa Maria
Route de Toulon
Hyères (Var)

Samedi le 23 [août 1930]

Mon cher Jacques,

Raymone et moi rentrons par la route à Paris, à la fin du mois.

Si cela vous amuse dépêchez-vous d'en profiter et venez passer quelques jours avec nous chez nous.

Nous partirons très probablement lundi 1^{er} septembre, mais nous pouvons vous attendre un jour ou deux, ou partir un jour ou deux plus tôt si cela vous convient mieux.

Un télégramme pour nous dire que vous venez, n'est-ce pas?

Ma main amie

Blaise

¹ La Villa Maria est le lieu de villégiature de la famille Lévesque. Marcel prête sa maison à Raymone et Blaise pendant l'été 1930.



Blaise Cendrars, ici en journaliste-reporter, couvre le « Procès Galmot » à Nantes (9-21 mars 1931) et publiera dans *Vu* le 25 mars son « Épilogue de la Vie de Galmot ». La mise en accusation de quatorze Guyanais après le décès suspect du député français lors des émeutes de 1928, se mue au fil des plaidoeries en procès du système colonial et aboutit à un acquittement. *Vu* avait déjà publié en feuilleton du 8 octobre au 10 décembre 1930 « L'Affaire Galmot », des articles de Cendrars immédiatement repris dans *Rhum. L'aventure de Jean Galmot* chez Grasset.

24. [*Lettre dactylographiée avec signature manuscrite, sous enveloppe*]

Le Tremblay

Mercredi [8 septembre 1930]

Mon cher Jacques,

Est-ce que je ne vous avais pas prêté pour vous documenter sur Londres un guide de 1770 sur cette ville? Ce livre me manque et je ne sais pas pourquoi je pense que vous êtes le seul à qui j'ai pu le prêter.

Vous seriez bien gentil de me répondre par un mot à ce sujet et excusez-moi si je fais erreur.

Nous avons bien regretté de ne pas vous avoir avec nous; nous avons fait un admirable voyage de retour par les Cévennes.

Vous verra-t-on prochainement au Tremblay, je n'en bouge pas (sauf pour de petites courses)?

Ma main amie

Blaise

25. [*Lettre manuscrite, sous enveloppe*]

Les Artigaux
Chemin du Bois-de-Boulogne,
 Biarritz.
(B^{ses} Pyrénées)

[20 octobre 1930]

Mon cher Jacques,
Je vous envoie pour *Orbes* quelques poèmes d'un gamin de
17 ans¹. Convoquez-le et voyez ce qu'il a dans le ventre.
Un mot de vous me ferait plaisir.

Ma main amie

Blaise Cendrars

¹ Si Blaise Cendrars a la dent dure à l'égard des littérateurs en place, il soutient souvent les jeunes gens qui lui envoient leurs textes et tente de les placer auprès des revues où il a ses entrées; en haut du courrier est noté: «Inclus: poèmes de Luc Ergidé, 140, avenue Pasteur, Bagnolet». Nous n'avons pas repris ces poèmes assez inégaux.

1931

26. [Lettre manuscrite au dos d'un formulaire à en-tête du Wireless telegraph. Télégramme via Radio France]¹

La Mimoseiraie
Avenue de la Marne
Biarritz, (B.P.)

Mercredi [25 novembre 1930]

Mon cher Jacques — Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir — Merci. Vous m'avez vu tomber malade cet été — Eh bien, ça ne va pas mieux et je n'ai pas écrit une ligne depuis — alors c'est un désastre — Naturellement vous pouvez compter sur moi pour votre N°. Vous n'avez qu'à me prévenir à temps. Pour vous j'aurai toujours quelque chose —

Merci pour ce que vous me dites de Raymone, ça me fait plaisir et ici je suis dans le coma — Embrassez vos parents de ma part et pour vous

Ma main amie

Blaise

Je ne sais plus à quoi l'histoire de J.G.² Paulhan rime —

¹ Sauf mention contraire les lettres sont adressées 7, Rue de Berne.

² Paulhan qui dirige *la NRF* signe certaines de ses chroniques Jean Guérin.

1932

27. [Lettre dactylographiée avec signature et post-scriptum manuscrits, sous enveloppe]

42, Avenue de la Reine-Nathalie-De-Serbie
Biarritz

Dimanche [10 janvier 1932]

Mon cher Jacques,

Je ne réponds pas autrement à votre gentille lettre qu'en vous envoyant ci-joint ma contribution à votre nouveau N^o 1.

J'espère que la chose vous conviendra et qu'elle ne sera pas trop longue pour vos disponibilités.

Aujourd'hui, je suis mort de fatigue².

Ayez donc l'obligeance de corriger vous-même les fautes de frappe et peut-être autres.

Veillez faire précéder et suivre ce morceau d'une ligne entière de points car ce n'est qu'un FRAGMENT (comme en son temps POMPON)³.

Je vous demanderai également, puisque le Ms de votre N^o est prêt, de publier et de paraître le plus rapidement possible pour que cela ne me crée pas des ennuis vu que de mon côté j'envoie tout cela à la fin du mois à l'imprimerie et que ce petit volume paraîtra probablement en mars⁴. Si vous deviez paraître après je préférerais alors vous envoyer autre chose. Corrigez

¹ Prépublication dans le n^o 3 d'*Orbes*, au printemps 1932 de « Mon Père », qui figure dans *Vôl à voile* publié par Sven-Stelling Michaud dans la collection des « Cahiers romands » aux éditions Payot à Lausanne.

² La santé de Cendrars est très souvent déficiente dans les années trente où l'écriture de l'œuvre s'enlise, sans qu'on sache bien où est l'effet, où est la cause. Dans une lettre à Sven-Stelling Michaud du 4 décembre 1931 il faisait l'aveu de travailler comme « en cachette, car écrire, lire, penser, parler, m'est formellement interdit. »

³ Voir la lettre du 22. 11. 1928.

⁴ *Vôl à voile. Prochronie* paraîtra en juin 1932.

vous-même les épreuves d'imprimerie, vous savez que j'ai pleine confiance en vous.

Veillez m'en accuser réception et me dire si ça vous va.

Je suis très content que vous fassiez un gros papier sur Braque¹, n'est-ce pas que c'est un chic type ?

Avez-vous vu par hasard le film de Cocteau² ? Cela doit être une fameuse merde de pédéraste³, non ?

Ce que vous dites de Paris est exact, jamais ça n'a été aussi moche, puant avec tous les jeunes qui se sont fait depuis la guerre un nom petit ou grand qui se réclament tous des classiques ! On n'a jamais vu ça. Alors je me sens un débutant et mon tour viendra dans dix ans ; ce qui n'est pas pour me déplaire vous le savez bien. Il me semble que je n'ai pas encore publié une ligne tellement je suis plein de projets et ai envie de travailler.

Si la santé tient le coup, tout verra le jour.

Ma main amie

Blaise

Mes bonnes amitiés à vos parents.

¹ Dans le n°3 d'*Orbes* figure une grande étude sur Georges Braque par Georges Isarlov.

² *Le Sang d'un poète*, 1930.

³ Le mot comme la notion sont inacceptables à l'époque ; l'homosexualité, confondue avec la pédérastie, et considérée comme un vice ou une maladie, était une accusation injurieuse courante.



Blaise et Jacques-Henry en cariatides, deux poètes aux allures bien différentes!

28. [*Carte postale représentant Le Tremblay-sur-Mauldre (S.-et-O.) – L'Étang de la Humière, sous enveloppe*]

Le Tremblay-sur-Mauldre

[23 février 1932]

Mon cher Jacques,

Vous savez que je suis rentré au Tremblay. À l'occasion arrangez-vous pour y venir un jour. J'aurai le plus grand plaisir à vous voir. Je suis généralement tous les vendredis à Paris.

Ma main amie

Blaise

29. [*Lettre dactylographiée, sous enveloppe*]

Le Tremblay-sur-Mauldre

Mardi [15 mars 1932]

Mon cher Jacques,

Je ne sais pourquoi, mais ce dernier N° d'*Orbes* m'a paru plus terne que les précédents. Le meilleur morceau est DE LA MULTIPLICITÉ DES DÉTAILS¹ mais la merveille reste le petit cliché planétaire vu à la loupe.

Je vous remercie beaucoup, pas de coquille dans mon texte. Dites à Marcel de s'entendre avec Raymone par téléphone, Passy 15 93. Moi je suis libre tous les jours de la semaine prochaine, sauf mardi.

À bientôt, j'ai été très content de vous voir.

Blaise

¹ Dans le n° 3 du printemps 1932 on peut lire «De la multiplicité des détails (234 alinéas sur le Japon)» par Jean Van Heeckeren, et de Georges Neveux «L'année de la comète».

le 20 oct. 32.

Mon cher Jacques — je ne venais pas
oublier; mais j'en ai par le cœur à l'ouvrage,
tout au contraire — à part cela,
la santé semble vouloir revenir mais
pas du tout envie de travailler, ni de
faire quoique ce soit — ^{Avec vous}
le Voyage au bout de la Nuit de
Louis-Ferdinand Céline et Denoël
et Steele. Je crois que cela vous plaira
beaucoup. Je reviens en dis par plus.
Faites mes bonnes amitiés à tous
les vôtres, à vous, Jacques,
ma main amie

42 av. de la Reine Nathalie

Barric

Dès sa sortie en 1932, Cendrars a repéré *Voyage au bout de la nuit* de Céline; une note de lecture (voir Échos p. 708) de Jacques-Henry constate aussitôt la dette de Céline à l'égard de *Moravagine*, paru en 1926. Cendrars y revient à plusieurs reprises et le silence de la critique sur ce point apparaît aux deux amis comme la preuve de son aveuglement.

30 [*Lettre manuscrite, sous enveloppe*]

42, Avenue de La reine-Mathilde-de-Serbie
Biarritz (Basses-Pyrénées)

Le 20 octobre 1932

Mon cher Jacques — Je ne vous ai pas oublié, mais je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, tout au contraire — à part cela la santé semble vouloir revenir, mais pas du tout l'envie de travailler ni de faire quoi que ce soit — Avez-vous lu *Voyage au bout de la nuit* de Louis Ferdinand Céline¹ chez Denoël et Steele. Je crois que cela vous plaira beaucoup. Je ne vous en dis pas plus. Faites mes bonnes amitiés à tous les vôtres, à vous, Jacques,

Ma main amie

31. [*Lettre manuscrite, sous enveloppe*]

Chez Dombas
antiquaire
Biarritz (Basses-Pyrénées)

Lundi [24 octobre 1932]

Mon cher Jacques,
Nos deux lettres, un cas de télépathie.

C'est de tout cœur que je voudrais vous faire plaisir. Mais comment? Je ne suis pas en train du tout, pas plus pour une grande chose que pour une petite chose. Voyez vous-même ce que vous pourriez reproduire parmi les choses anciennes. Vous savez, moi, en ce moment, je détruis plutôt que je ne produis.

¹ *Voyage au bout de la nuit* paraît en 1932 et obtient le prix Renaudot, après avoir manqué le Goncourt. Cendrars, éditeur à La Sirène entre 1918 et 1921, a rencontré Céline qui avait été engagé comme « secrétaire-livreur ». Voir la lettre du 18 février 1933 où il développe le sous-entendu perceptible ici.

Tout est par trop moche. Ce qui est effarant ce n'est pas que ce vieux grigou de Gide qui n'a jamais rien donné à personne se déclare prêt à donner sa vie à l'U.R.S.S. (vieil ogre, va, qui joue encore à l'enfant prodigue!); mais que *L'Humanité*¹ attache en première page de l'importance et du prix à cette fanfaronnade d'un faux-monnayeur. Et ainsi de suite: Paul Morand, Valéry, la C^{tesse} de Noailles dans l'écho ci-joint² que je dédie également aux soviets d'André Gide, etc. etc.

Pour en revenir à votre N° de novembre, ici je n'ai rien et je me demande ce que vous pourrez trouver dans des vieilles revues. Je ne sais pas moi, un poème élastique, n'importe quoi, puisque ça vous fait plaisir.

Ma main amie

Blaise

32. [Une lettre manuscrite, sous enveloppe]

Biarritz

Lundi soir [24 octobre 1932]

Mon cher Jacques,

Ci-joint la préface de *John Paul Jones*, que je supprime et qui a paru le 15 décembre 1926 dans *La Revue nouvelle* — Si ces quelques pages vous conviennent vous pourriez les publier dans votre N° de novembre³. Si elles ne vous conviennent pas (parce que pas inédites), ne les publiez pas et renvoyez-moi s.v.p. ce papier (à cause des corrections).

Si vous les publiez, alors faites-les suivre d'un poème (également déjà paru dans les «Poèmes élastiques») poème dont j'ai oublié le titre, mais que vous intitulerez *Actualité*⁴. C'est le petit poème qui contient:

¹ La publication dans la *NRF* d'un extrait du *Journal* où Gide marque sa sympathie pour le communisme lui vaut la première page de *L'Humanité*.

² La coupure de presse ne figure plus dans l'enveloppe.

³ *Orbes* n° 4 (hiver 1932-1933) contient effectivement la préface de Cendrars.

⁴ Ce poème est un montage de vers du poème «Ma danse» des *Dix-neuf Poèmes élastiques*, paru initialement en 1919.

«Je n'ai plus de coutume et pas encore d'habitude»¹
ou quelque chose d'approchant et qui débute, je crois, par
«Platon déjà...» Si vous voyez ce que c'est vous seriez bien
aimable de me le copier et de me l'envoyer –

Mais peut-être voyez-vous quelque chose de mieux à faire
et avez-vous un autre texte dans l'esprit — à votre choix.
Excusez-moi de ne pas vous envoyer d'inédit et [ne] voyez dans
tout ce mic-mac que mon désir de vous faire plaisir.

Ma main amie

Blaise

33. [Lettre manuscrite, sous enveloppe]

Chez Dombas
Antiquaire
Biarritz (Basses-Pyrénées)

Dimanche soir [30 octobre 1932]

Mon cher Jacques,

Je suis content que cette préface *J.P.J.* vous convienne.
Publiez-la donc, avec une notice, qui pourrait contenir le
poème, sans le titre *Actualité* et tel que je vous le renvoie ci-joint
avec ratures et suppressions! — et finir sur Etc.

Si cela vous va, cela me va.

Excusez de ne pas vous envoyer de l'inédit — mais ma
vie est de dix ans en avance sur ce que j'écris actuellement, et
ce que j'écris de dix ans en retard sur ce que je pensais l'année
dernière

Etc. etc. – alors, voyez le décalage!!!

Mes bonnes amitiés à vous tous

¹ Cendrars cite inexactement: «Platon n'accorde pas droit de cité au poète./Les amis les plus proches/Tu n'as plus de coutumes et pas encore d'habitudes/Il faut échapper à la tyrannie des journaux. Littérature/Vie pauvre/Orgueil déplacé/[...]»

34. [*Lettre manuscrite*]

42, avenue de la Reine-Nathalie-de-Serbie
Biarritz (B.-P.)

Le 29 novembre 1932

Mon cher Jacques,

Encore une fois, je suis honteux de ma collaboration. Mais je suis absolument obnubilé. Impossible d'écrire quoi que ce soit. Le mieux serait de tout supprimer. Enfin, faites comme vous voulez.

C'est ça, écrivez-moi.

Mes bonnes amitiés rue de Berne¹, à vous

Ma main amie

Blaise

¹ Métonymie qui désigne les parents de Jacques-Henry.

35. [Lettre manuscrite au dos de la page du *Journal des poètes*, qui portait la réponse de Tzara à Jacques-Henry Lévesque datée et signée « Paris, le 22 décembre 1932, Tristan Tzara », sous enveloppe]

[Biarritz, 26 décembre 1932]

Mon cher Jacques,

Qu'est-ce que ce papier que je reçois ce matin? Quand j'ai vu votre article dans le *Journal des Poètes* je voulais vous crier: Casse-cou! Puis je n'ai rien dit.

Tzara: c'est du passé.

Je le définis: traduit de l'allemand¹.

C'est un maquereau. Ce papier d'aujourd'hui le prouve une fois de plus.

Bonne année et ma main amie.

Blaise

T.S.V.P. (inclus: article *Journal des Poètes* sur Tzara)²

¹ Dans sa colère, Cendrars retrouve un argument de Gide contre Tzara « – On me dit qu'il est étranger. Je m'en persuade aisément. Juif. J'allais le dire », « Dada », *NRF* n° 79, avril 1920, p. 477-481.

² Tzara se désolidarise de Jacques-Henry Lévesque qui essaie de le distinguer des surréalistes.

Achévé d'imprimer
en novembre deux mille dix-sept
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève